

LETTRES

A MADAME

LA MARQUISE DE P....

SUR

L'OPERA



A PARIS,

Chez DIDOT, Quay des Augustins, près le
Pont Saint Michel, à la Bible d'Or.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

LES Lettres qu'on donne au Public, ont été écrites, il y a déjà quelques années, à une Dame aussi connue par l'étendue de ses connoissances, que par la justesse de son goût & l'agrément de son esprit. Je sçais combien son nom seroit propre à assurer le succès d'un Ouvrage qu'elle avoit adopté, & où elle retrouvoit tous ses sentimens; mais il ne m'est pas permis de la nommer, &

vj *AVERTISSEMENT*

Je dois même pousser la fidélité jusqu'à me défendre d'ébaucher son Eloge. Ce seroit trahir mon secret, que de parler des qualités rares & singulieres qui lui ont mérité l'estime & le respect de toutes les personnes qui ont eu le bonheur de la connoître.

La maison de Madame la Marquise de P... étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit à Paris de gens distingués par leur mérite. C'est dans cette Société que le mauvais succès d'un *Ballet* nouveau donna occasion de parler de l'Opera. Voici

comme Madame de P....
rend elle-même raison de
cette conversation, en écri-
vant à l'Auteur de ces Let-
tres. « Il y a, lui dit-elle,
» cinq ou six jours qu'on
» nous donna..... & l'on
» fit hier l'honneur à cet in-
» fortuné Opera de s'en en-
» tretenir chez-moi. Tout
» le monde convenoit assez
» franchement qu'il avoit eu
» le sort qu'il méritoit, lors-
» que le *Grand-Abbé* affecta
» de ne parler que de la sté-
» rilité, du mauvais goût, ou
» des bévûes du Musicien. Je
» conviens bien que la Mu-
» sique de..... n'est pas

viiij Avertissement

» bonne, car il ne faut flat-
» ter personne; mais je crus
» entrevoir dans les Réfle-
» xions de l'Abbé, je ne sçais
» quoi de singulier, qui me
» força à lui dire que les pa-
» roles n'avoient pas mal con-
» tribué à la mauvaise humeur
» du Parterre. Sans me con-
» tredire, sa réponse étoit fai-
» te sur un ton tout-à-fait pro-
» pre à servir de signal à un
» combat. Au gré de Mon-
» sieur l'Abbé, les paroles
» de font extrava-
» gantes, mais ce n'est point
» une chose particulière à cet
» Opera; tous les Poètes Ly-
» riques ont constamment

» fait tout ce qu'il falloit pour
 » se faire siffler, & la diffé-
 » rence de leur succès n'est
 » dûë qu'aux talens du Mu-
 » sicien plus ou moins habi-
 » le qu'ils se sont associé.

» Avoüez que ce parado-
 » xe est bien outré. Je com-
 » mençai par faire l'Eloge
 » de Quinault, & je préten-
 » dis ensuite qu'il auroit été
 » impossible à Orphée & à +
 » Lulli de faire de bonne
 » Musique sur les paroles de
 » notre dernier Ballet. La
 » question devint générale ;
 » l'Opera fut traité de monf-
 » tre, de folie Italienne ; à
 » peine voulut-on lui per-

✱ A V E R T I S S E M E N T

» mettre d'être un Concert
» agréable. Je ne veux point
» vous répéter tout ce que
» dit le Grand-Abbé. Ce fu-
» rent des blasphêmes dont
» je prétends lui faire faire
» amende-honorable un Qui-
» nault à la main. Je me sou-
» viens que nous avons dit
» autrefois des choses assez
» raisonnables sur l'Opera.
» Ecrivez tout cela pour con-
» fondre notre adverfaire.
» Dans la conversation on
» n'avance point. Une plai-
» santerie le tire toujours
» d'affaire, & je n'ai ni la
» patience, ni le sang-froid
» nécessaires pour ne point

» m'égarer avec lui dans des
 » digressions après lesquelles
 » les personnes n'ont ni raison
 » ni tort. N'allez pas faire le
 » paresseux, je ne m'embar-
 » rasse point de la peine que
 » je vous donne ; je veux
 » une Poétique dans les ré-
 » gles, &c.»

Monsieur de M.... étoit au
 Château de Cerville quand
 il reçut cette Lettre. Il en fit
 part à une nombreuse com-
 pagnie dont les sentimens
 furent partagés, & chacun
 selon son goût ou ses préju-
 gés, prit parti pour ou con-
 tre l'Opera. Monsieur de M....
 profita de cette division, &

xij A V E R T I S S E M E N T

obéit à Madame la Marquise de P.... en lui rendant compte des conversations dont il fut témoin sur cette matiere. C'est ce qui a répandu sur cet Ouvrage un agrément qu'il n'auroit point eu, si l'on n'avoit songé qu'à faire un Traité méthodique sur l'Opera.

Ces Lettres ont été lûes par plusieurs personnes de goût, qui ont souvent pressé Madame de P.... de les laisser imprimer ; mais elle n'y voulut jamais consentir. Elle les regardoit comme un dépôt, & elle auroit cru le violer en allant contre les

intentions d'une personne qui ne pensoit point que ce qui sortoit de sa plume, fût digne de paroître au jour.

Il seroit inutile de dire comment ces Lettres sont tombées entre mes mains. Je ne m'arrêterai même point à blâmer, suivant la méthode ordinaire des Editeurs, la modestie outrée de mon Auteur, ni à faire l'éloge de son Ouvrage. Quand des louanges de ma part ne seroient point suspectes, elles seroient du moins inutiles : on sçait bien qu'un homme un peu sensé ne fait jamais imprimer un Ouvrage sans

xiv A V E R T I S S E M E N T

croire qu'il peut mériter le suffrage des Lecteurs. Mais ce que je puis dire sans flatterie, c'est que si le Public goûte ces Lettres, c'est-à-dire, s'il en trouve les idées justes, on lui fait un présent très-utile, & qui contribuera à augmenter son plaisir, en rendant plus parfait un des plus agréables Spectacles.

Après le succès constant que l'Opera a eu en France, depuis que Perrin & Cambert donnerent à la Cour plusieurs Représentations d'une Pastorale de leur Composition, il est étonnant qu'au

cun Ecrivain ne se soit avisé de chercher les règles de ce Spectacle, où Monsieur Quinault, car il faut l'avouer, a plûtôt réussi par la force de son génie, que par le secours de ses méditations sur son Art. Cette négligence est d'autant moins pardonnable que nous ne manquons ni de réflexions, ni même de Poétiques dans les règles, sur des Poèmes beaucoup moins importans. Il semble que l'autorité de Monsieur Despréaux en ait imposé à tout le Public. On a cru qu'un Opera, si je puis parler ainsi, se faisoit au ha-

deuj AVERTISSEMENT

zard, & que tout le talent d'un Poëte Lyrique étoit de sçavoir coudre les uns aux autres quelques mots de tendresse, d'où il résulte un lieu commun sur le plaisir ou sur le danger d'aimer. On seroit étonné si, pour prouver combien cette erreur est étendueë, je voulois rapporter les passages de différens Auteurs, d'ailleurs distingués dans la République des Lettres, qui ont parlé de l'Opera sur le même ton que Monsieur Despréaux.

Ce préjugé est injuste, & ce qui doit principalement engager à le détruire, c'est qu'il

qu'il a détourné plusieurs Poètes du premier Ordre de travailler pour l'Opera. De là le peu de progrès de notre Poësie Lyrique depuis Monsieur Quinault; nos Poëtes ont marché servilement sur ses traces, & fans l'égaliser dans ses beautés, ils ont copié ses défauts.

Si mon Auteur s'est trompé dans ses Réflexions, on pourra même profiter de ses erreurs. Il n'y a que le silence qui s'oppose aux progrès des Arts; ces Lettres donneront occasion de réfléchir & de découvrir la vérité. L'Opera a plusieurs ré-

xviii *AVERTISSEMENT*

gles qui lui sont communes avec les autres Poèmes Dramatiques, & je dois avertir le Lecteur qu'il ne doit pas s'attendre à trouver dans cet Ouvrage de longs détails sur cette partie. Il seroit inutile de lui remettre sous les yeux, ce qu'on trouve déjà dans mille autres Livres qui sont entre les mains de tout le monde; mais, comme le fait entendre Monsieur de M... lui-même dans ses Lettres, il auroit été ridicule qu'en écrivant pour des personnes qui connoissoient parfaitement le Théâtre, il ne se fût pas borné

aux choses qui sont particulières à l'Opera. J'ai ajoûté quelques notes à ces Lettres, tantôt dans le dessein d'appuyer les idées de mon Auteur par quelque autorité, & tantôt pour répandre de la lumiere sur des endroits où des Lecteurs moins instruits que Madame de P.... auroient pû trouver de l'obscurité.



A P P R O B A T I O N .

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres à Madame la Marquise de P.... sur l'Opera* ; cet Ouvrage , par un grand nombre de Réflexions qu'il renferme , ainsi que par la maniere dont ces Réflexions sont exposées , m'a paru très-digne de l'impression. A Paris ce 20 Juin 1741.

DEMONCRIF.



PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
ROI DE FRANCE ET DE NA-
VARRE : A nos amez & féaux Con-
seillers , les Gens tenans nos Cours de
Parlement, Maîtres des Requêtes or-
dinaires de notre Hôtel, Grand-Con-
seil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & au-
tres nos Justiciers qu'il appartiendra.
SALUT, notre bien amé FRANÇOIS
DIDOT, Libraire à Paris, ancien Ad-
joint de la Communauté ; Nous ayant
fait supplier de lui accorder nos Let-
tres de Permission pour l'impression d'un
Manuscrit qui a pour titre : *Lettres à
Madame la Marquise de P.... sur
l'Opera* ; offrant pour cet effet de le
faire imprimer en bon papier & beaux
caractères, suivant la feuille imprimée
& attachée pour modèle sous le contre-
scel des Présentes, Nous lui avons per-
mis & permettons par ces Présentes, de
faire imprimer ledit Livre ci-dessus spé-

cifé conjointement ou féparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant les tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes; Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Cheva-

lier le Sieur DAGUESSEAU, Chan-
celier de France, Commandeur de nos
Ordres; & qu'il en sera ensuite remis
deux Exemplaires dans notre Bibliothe-
que publique, un dans celle de notre
Château du Louvre, & un dans celle
de notredit très-cher & féal Chevalier
le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier
de France, Commandeur de nos Or-
dres; le tout à peine de nullité des Pré-
sentes. Du contenu desquelles vous man-
dons & enjoignons de faire jouir l'Ex-
posant ou les ayans causes pleinement &
paisiblement, sans souffrir qui leur soit
fait aucun trouble ou empêchement.
Voulons qu'à la Copie desdites Présen-
tes qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Livre,
foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier
ou Sergent, de faire pour l'exécution
d'icelles tous Actes requis & nécessai-
res, sans demander autre permission, &
nonobstant clameur de Haro, Charte
Normande & Lettres à ce contraire.
CAR tel est notre plaisir. **DONNE'** à

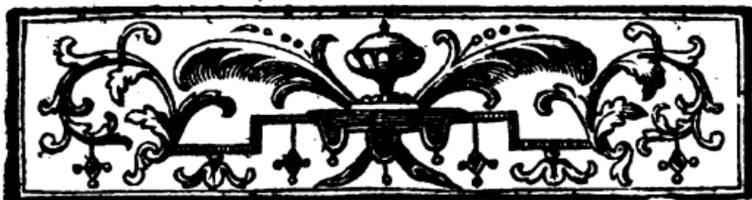
Paris le quatrième jour du mois d'Août,
l'an de grace mil sept cens quarante un,
& de notre Regne le vingt-sixième. Par le
Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprim-
meurs de Paris. N°. 521. fol. 516. confor-
mément aux anciens Reglemens confirmés par
celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 8.
Août 1741.*

Signé SAUGRAIN, Syndic.

LETTRES



LETTRES

A MADAME

LA MARQUISE DE P...

SUR L'OPERA.

PREMIERE LETTRE.



OTRE Lettre, Madame, est venue troubler le repos dont on jouïssoit ici. Depuis huit jours le génie inquiet de la Dissertation nous possède ; nos Dames n'en dorment plus, & elles s'intéressent avec tant de chaleur au sort de l'Opera, qu'elles

A

2 PREMIERE LETTRE

en ont presque renoncé au jeu. N'allez pas cependant être bien fâchée d'avoir causé de si grands malheurs. Malgré notre repos perdu, nous devons avoir beaucoup de reconnoissance pour vous. Sans votre Lettre nous ignorerions ce que nous valons, au lieu que nous sommes tout étonnés dans nos disputes de nous trouver si sçavans. Vous avez fait percer nos talens; nous nous admirons, nous raisonnons à perte de vûë, & nous allons jusqu'à citer des Auteurs très-graves.

J'en fus à peine à l'article où vous m'ordonnez de prendre la défense de l'Opera contre les *blasphêmes* du *Grand-Abbé*, que le Chevalier de P... s'écria que rien n'étoit plus raisonnable. Il promit de m'aider, il commença par répéter vingt fois que l'Opera est un Spectacle admirable, & continua

SUR L'OPERA.

à en faire le panégyrique par des raisons qui seroient capables de rabaisser *l'Iliade* au-dessous de la *Pucelle*. Ce flux de raisonnemens choqua enfin la logique de N... Monsieur le Chevalier, lui dit-il assez froidement, je ne vous entends pas trop, mais à tout hazard je ne crois pas m'aventurer beaucoup, si je vous dis que votre Opera n'est point tout-à-fait aussi admirable que vous le prétendez. La contradiction irrita le Chevalier. N... s'échauffa, & tout de suite ce furent tous les raisonnemens qu'on vous a opposés. L'Opera est un monstre qui n'a ni proportion ni vrai-semblance. Ce fut une foule d'autorités; on nous transporta des Théâtres d'Athènes sur ceux de Rome; depuis Aristote jusqu'à Monsieur Dacier, tous les noms les plus respectables furent cités, & notre Chevalier

P R É M I È R E L E T T R É
étoit perdu si par bonheur il n'eût pas été assez fou pour être inébranlable dans son opinion. Il prétendoit que rien n'est plus capable d'émouvoir & d'amuser que le contraste de la danse avec la pitié, & que la Musique étoit merveilleuse pour remplir le vuide d'une Scene inutile. Tandis que N..., rabaissoit son bon sens jusqu'à réfuter de pareils *principes*, toute la compagnie eut le tems, en éclatant de rire par intervalles, de songer sérieusement à la matiere que vous nous proposez.

Nos deux Combattans abandonnerent le champ de bataille, & il n'y eût plus qu'un sentiment. On jugea, Madame, que vous avez raison de prendre l'Opera sous votre protection, & que ce n'est que par préjugé que tant de gens s'opiniâtrent à le traiter de

SUR L'OPERA. §

Spéctacle ridicule. Tout bien compté, dit Madame de C..., il n'est pas plus extraordinaire de mourir en chantant qu'en rimant. Alys & Armide me font pleurer, Thétis & Pelée me ravit, Achille & Polixéne me donne la migraine, & tout le monde pense comme moi. Il faut bien, ajouta-t-elle, que quelque raisonneur en conclue que tous nos Opera ne sont pas mauvais, & qu'en recherchant les causes de notre plaisir ou de notre ennui on peut faire des règles. N.... qui étoit fatigué du combat qu'il avoit livré au Chevalier, n'eut pas la force de dire qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la Musique, dont les charmes avoient séduit (a) tous les esprits,

(a) *N'en déplaise*, dit M. Dacier dans ses Commentaires sur la Poétique d'Aristote, aux Inventeurs des Tragédies en Musique, on ne pourroit souffrir ces Poèmes aussi ridicules que nouveaux, si l'on avoit le moindre goût pour

6 PREMIERE LETTRE

& l'on convint que le succès constant de l'Opera suffit pour le justifier. En effet, par quel enchantement le Public qui juge avec tant de justesse du mérite de Corneille & de Racine au Fauxbourg saint Germain, perdrait-il le jugement en entrant au Théâtre du Palais Royal, ou s'y iroit-il ennuyer de gayeté de cœur aux représenta-

les pieces de Théâtre, ou que l'on n'eût pas été enchanté & séduit par un des plus grands Musiciens qui ayent jamais été. Bien des gens sont encore persuadés que le succès d'un Opera dépend de la seule Musique. L'Auteur du Pour & Contre demande dans une de ses feuilles, si c'est la bonté du Poëme ou celle de la Musique qui plaît davantage au Public, & il n'ose décider cette question, dont chaque parti, dit-il, est défendu par des raisons qui lui ont paru également fortes. On sera plus hardi que lui, dès qu'on aura fait attention que Phaëton & Proserpine, dont la Musique n'est pas moins sçavante que celle d'Atys & de Thésée, fatiguent le Spectateur. La bonté du Poëme est absolument nécessaire pour assurer un succès constant à un Opera. La Musique toute seule ne peut lui donner qu'une vogue passagere dans sa nouveauté.

sions de Quinault & de Lulli?

Nous sommes convenus autrefois, Madame, & vous vous en souvenez, que l'Opera avoit ses règles, sa justesse, ses proportions & sa vraisemblance; mais en vérité toutes ces choses sont étrangement mal en ordre dans ma tête. Qui peut mieux que vous débrouïller toute cette matiere, & donner à la vérité les graces qui la font aimer? Songez-vous bien à ce que vous me demandez? Une Poétique dans les règles! cela fait frémir, vous me feriez Auteur: contentez-vous, je vous prie, de ce que je pourrai attraper des entretiens de Madame de C... & de N..., si vous le voulez, je prendrai quelquefois la liberté d'y joindre mes pensées, au hazard de tout gâter.

Les Italiens qui sortirent les premiers de l'ignorance où l'Eu-

3 PREMIERE LETTRE

rope étoit plongée, lurent chez les Anciens qu'on chantoit les Tragédies de Sophocle & d'Euripide, & qu'elles étoient même coupées par des danses. Aristote, & quelle autorité ! avoit dit en termes formels que le chant & la danse faisoient partie de la Tragédie. On ne sçavoit point encore que ce chant n'étoit qu'une déclamation (a) semblable à la nôtre, & que par la danse on devoit entendre l'art des gestes. Les Italiens d'ailleurs pleins d'imagination, & plus sensibles que nous au plaisir de l'harmonie, ne furent point choqués que l'Œdipe de Sophocle & les Euménides d'Eschile eussent été chantés. Peu délicats sur l'assemblage des ornemens, un tambourin ne leur au-

(a) C'est M. l'Abbé du Bos qui a fait cette découverte. Voyez sa Dissertation sur les représentations Théatrales des Anciens.

roit point paru effrayant au milieu de la Scene la plus pathétique. La Tragédie toute seule plaît ; la Musique par elle-même n'est pas moins agréable ; quelle difficulté peut-on trouver à les associer ? En falloit-il davantage pour des Italiens ? C'est ainsi qu'ils avoient déjà fait un mélange mal assorti du Comique & du Tragique, & qu'Arlequin étoit devenu un personnage d'assez grande importance pour servir de confident au Héros le plus grave de l'antiquité. En un mot, Madame, je soupçonne que les Italiens en croyant imiter les Anciens, créèrent un Spectacle tout nouveau.

Quoiqu'il en soit, ce n'est jamais chez les Inventeurs des arts qu'on doit en chercher les règles. Tous les commencemens sont informes & grossiers. La Tragédie étoit bien peu de chose sous *Thes-*

10 PREMIERE LETTRE

pis , ou quand nos bons ayeux jouïoient la *Passion* & les *Saints*. Se feroit-on jamais imaginé que des farces aussi misérables eussent été suivies de *Cinna* , de *Phédre* , de *Polieucte* , de *Rodogune* & d'*Atalie*? L'*Opera* aura le même sort. Il faut convenir que ce fut d'abord en *Italie* quelque chose de fort extravagant , & qu'en le transportant en *France* , on respecta religieusement tous ses ridicules. Ce n'étoient pas des Poèmes suivis , mais des Vers cousus sans dessein , & qui ne formoient point une action. Tout étoit plein d'équivoques grossières & de jeux de mots. *Pomone* (a) malgré ces im-

(a) Pastorale jouée à Paris au mois de Mars 1671. elle fut représentée pendant huit mois entiers. Les paroles sont de Perrin , & la Musique de Cambert. On voit dans cet *Opera* des *Bouviers* qui parlent un langage vraiment digne d'eux. Rien n'est quelquefois plus indécent que la grossiereté du dieu des *Jardins*. La Pastorale de *Gilbert* , dont la Musi-

pertinences, & la Pastorale de Gilbert, eurent un succès prodigieux. Quinault entra bientôt dans la carrière, il s'ouvrit une route nouvelle, & fit entrevoir des étincelles de son génie dans Cadmus & dans Alceste. Ces deux pièces, quoique défigurées par un mélange monstrueux de Tragique & de Comique, permirent d'espérer un Spectacle régulier & intéressant.

C'étoit certainement un beau génie que Quinault, il s'est élevé bien au-dessus des Italiens. Ses sujets sont mieux choisis, & mieux ordonnés. Il avoit compris qu'il devoit proportionner ses forces à celles du Musicien, & ne lui offrir que des beautés qu'il pût rendre. Ses ornemens sont presque toujours imaginés & distribués avec

que est encore de Cambert, est intitulée *Les peines & les plaisirs de l'Amour*. Quoique bien au-dessus de Pomone, elle ne laisse pas d'être un ouvrage fort mauvais.

12 PREMIERE LETTRE

sageſſe, ſes peintures ſont naïves, & l'élegante moleſſe de ſon ſtile n'en altère jamais la ſimplicité. Mais quoiqu'il ne ſe doive peut-être jamais trouver de Poète qui l'égale dans ſes beautés, on ſ'aperçoit bien qu'il n'avoit pas pouſſé ſon art juſqu'à la perfection. Il devoit plutôt ce que nous admirons dans ſes ouvrages, à ſon génie naturel qu'à ſes méditations. De là vient qu'inégal à lui-même il marchoit quelquefois au hazard; ce qui a rendu Proſerpine & Phaëton ſi inférieurs à Atys & à Théeſée.

Tel qu'il étoit, l'Opera eut un ſuccès qui lui valut bien des contradictions. Les Sçavans proteſterent comme d'abus contre un Spectacle dont on ne découvroit point l'origine chez les Anciens, & où l'on reſpectoit fort peu Ariſtote & ſes règles; ils prirent le

parti de s'y ennuyer. Il fut plus court de fronder l'Opera, que de rechercher les causes du plaisir qu'on y prenoit. Les gens d'esprit donnerent le ton, & par une contradiction assez ordinaire au Public, il ne fut point assez dupe pour ne se pas plaire à l'Opera, mais il étoit assez sot pour le trouver ridicule. Quinault a été enfin vengé des traits que Despréaux à lancés sur lui; on pense aujourd'hui que c'est un Poëte distingué; mais parce que personne ne nous a donné une poétique propre à justifier l'Opera, bien des gens qui le louent, ne le regardent encore que comme un homme d'esprit qui a réussi dans un genre extravagant.

Je fis part de ces premières idées à la compagnie, on sembla les approuver, & le Chevalier crut que je m'égarois. Il ne vouloit que

14 PREMIERE LETTRE

quatre mots pour prouver la bonté de l'Opera, mais on ne s'en rapporta pas tout-à-fait à lui, & la conversation prit un bon tour. On commençoit à raisonner sur la nature de nos Tragédies en Musique, lorsqu'on entendit le bruit d'un équipage. C'étoient Madame de S.... & sa sœur: tout fut interrompu. N.... profita du désordre que causent les premiers complimens pour me tirer à part; & les propos qu'il me tint, sont assez curieux pour mériter de vous être écrits.

Vous ne badinez donc plus, me dit-il fort sérieusement, ne voyez-vous pas que l'Opera n'est fait que pour les yeux & pour les oreilles, que l'affervissement à la Musique y rend nécessaires toutes les extravagances imaginables, & que l'esprit doit être content lorsqu'un Pas-de-deux est agréable à la

vûë, & que par hazard un Dialogue un peu touchant est accompagné d'une Musique tendre? Il faut que vous foyez bien malheureux pour aller chercher de la perfection dans l'Opera. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce discours, & N.... ne me le pardonna pas. Non, non, poursuivit-il avec plus de chaleur, on n'a plus ni goût ni bon sens. Je n'en suis pas surpris, le siècle qui avoit produit les Horaces & les Virgiles, fit place au siècle des Senéques, des Lucains & des Martials. Dès que le goût est parvenu à un certain degré de perfection, il faut qu'il dégénere, & grace à notre folle légereté, le malheur est toujours plus inévitable en France que partout ailleurs. Adieu les Corneilles, les Racines, les Molières; nous n'aurons plus que des..... nous avons à pei-

N^o PREMIERE LETTRE

ne approché des Anciens en marchant sur leurs traces, que dégoûtés du beau, il nous a fallu aller chercher en Italie un Spectacle ridicule. On veut se faire une route nouvelle; on s'écarte de la nature pour courir après l'esprit; on méprise le bon sens; on appelle génie les transports d'une imagination déréglée. La simplicité ne touche plus, il faut du brillant, on le cherche, on s'égaré, & après bien des peines on ne trouve que du puéril & du ridicule. N'êtes-vous pas de ces gens, continua-t-il en changeant de ton, qui veulent proscrire toutes les règles du Théâtre? Ces petits tyrans escortés d'une foule de paradoxes, croiroient avoir fait une pièce fort sensée en promenant d'Acte en Acte Coriolan (a) de Rome à An-

(a) M. de la Motte croyoit toutes les unités inutiles, & il a fait dans ses discours sur la
rium

tium, & il ne leur faut pas moins que toute la vie d'un grand homme pour remplir cinq Actes.

Oh ! pour cela, lui répondis-je par une mauvaise plaisanterie, ce seroit trop manquer de respect à Coriolan, & il est bien juste qu'une seule action d'un Héros de l'antiquité fuffise pour occuper des Modernes comme nous pendant trois heures. N.... s'imaginoit, Madame, que j'en voulois à son Aristote, & que j'approuve l'Opera tel qu'il est ; mais vous pensez bien que je ne le laissai pas long-tems dans cette erreur. Ce Spectacle, lui dis-je, est encore à sa naissance, & pourquoi croyez-vous qu'il y eût si peu de bon sens à vouloir le rendre régulier ? Un second Quinault l'auroit fait ; mais ses successeurs n'ont point eu son gé-

Tragédie, le plan d'un Coriolan où il fait entrer toute la vie de ce Héros.

18 PREMIERE LETTRE

nie. Sans égaler ses beautés, ils ont pris tous ses défauts. On en a fait même des espèces de règles que l'habitude & la paresse semblent avoir consacrées. Bien des gens se sont enfin imaginé qu'Alceste & que Persée sont construits comme ils devoient l'être, & qu'il seroit ridicule d'y exiger la régularité qui charme sur un autre Théâtre.

N.... parut assez content de tout cela, mais il ne laissa pas de me faire entendre avec politesse que j'étois de ces fous qui ont quelques bons momens. J'en ris avec lui, & il reprit bien vite son discours. Il avoit de la peine à me concilier avec moi-même. Vous m'échappez, me dit-il, lorsque je crois vous tenir. Cependant raisonnons de bonne-foi, si vous prétendez que l'Opera puisse devenir un Spectacle régulier, ne

Faut-il pas vous asservir aux mêmes règles que la Tragédie & la Comédie ? Je vois là des unités qui vous chagrineront beaucoup. Il faut vous brouïller avec le merveilleux , & vous assujettir aux bienséances. Quand vous pourriez rassembler dans vos Poëmes tout ce qui est nécessaire pour faire naître cette douce illusion qui fait le plaisir du Théâtre , & pour laquelle toutes les règles sont faites , avouëz franchement qu'elle seroit bientôt détruite par la Musique.

N.... continua à raisonner sur la nécessité de l'illusion. Il me dit, Madame , ce que je vous ai ouï dire cent fois , que rien n'est si triste que d'assister à une Comédie où la mal-adresse d'un Poëte & d'un Acteur rappelle continuellement au Spectateur qu'il ne se passe rien de réel sous ses yeux.

20 PREMIERE LETTRE

L'esprit ne se peut occuper de chimères; la vérité seule a droit de plaire & d'attacher, & la Fable même en doit prendre le masque. Enfin, rien n'est plus affligeant pour une personne qui lit un Roman, que de penser qu'on ne lui conte que des fictions; cette idée est capable de faire tomber des mains la *Princesse de Cleves*

J'ai assez profité de vos réflexions pour ne m'être point laissé effrayer par tout ce discours. Tant que vous aurez raison, répondis-je à N...., ne craignez point que je vous contredise. L'illusion est absolument nécessaire pour former un Spectacle raisonnable & intéressant? Je ne vois pas de mal à cela. Certainement ce qui contribue le plus à faire naître l'illusion, ce sont les trois unités; & bien il faut vous les passer. Ces paroles rendirent mon adversaire

muet. Effectivement, pour fuivis-
je en augmentant sa surprise, la
duplicité d'action sur le Théâ-
tre du Palais Royal, ne doit pas
moins partager l'intérêt & l'atten-
tion qu'au Théâtre François, ni
produire par conséquent un moins
mauvais effet en laissant refroidir
le Spectateur.

Quoique l'Opera soit le pays
des Fées, il faut encore y adop-
ter l'unité de lieu. Je vous avoue
que je suis aussi délicat que vous,
je n'aime point à voyager (a)
d'Yolcos à Scyros. Jamais je n'ai
pû voir Isis sans être aussi fatigué
du Spectacle que si j'avois été de
toutes les courses de cette Déesse;
& lorsqu'Armide abandonne l'isle
enchantée du second Acte, &
qu'elle ordonne aux Démons de
la transporter avec son Amant au

(a) Dans Alceste la Scene du premier Acte
est à Yolcos, & celle du second à Scyros.

DE PREMIERE LETTRE

Bout de l'univers, je suis tout surpris de m'y trouver avec eux. La vraisemblance est blessée. Je suis obligé de raisonner, & c'est un coup mortel pour l'illusion qu'un raisonnement. Un Poëte doit me ravir l'usage de mon esprit & de mes sens, pour ne m'occuper que de mes passions.

Je sçais bien, continuai-je, qu'il est difficile qu'une même Salle puisse être le seul lieu de la Scene, & qu'un asservissement rigoureux à cette règle feroit perdre bien des beautés; mais je voudrois du moins que l'Auteur ne prît pas la peine de nous avertir par des changemens de décorations que la Scene (a) change. Je suis fâché

(a) Pour rectifier en quelque façon la duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fit deux choses. L'une, que jamais on ne changeât dans le même Acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna; l'autre, que ces deux

qu'on puisse reprocher à une nation qui se pique autant de bon goût, & surtout de régularité que la nôtre, un usage grossier qui semble nous replonger dans la barbarie de nos peres, & faire croire que nous préférons le plaisir des yeux à celui de l'esprit. Nos Poëtes ne raisonnent pas, ils n'ont point encore songé à faire un tout régulier, & je me trompe fort ou plusieurs de nos Faiseurs d'Opera

lieux n'eussent pas besoin de diverses décorations, & qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, &c. Cela aideroit à tromper l'Auditeur, qui ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une réflexion malicieuse & critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent représenter. Le plaisir qu'ils prennent, est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter; & ils ne le connoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le Menteur, & la Suite où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu malgré qu'on en ait. Corneille, Dis. 3.

24 PREMIÈRE LETTRE

se sont donné bien de la peine en voulant se ménager une décoration différente à chaque Acte.

Pour l'unité de tems, elle n'est pas moins essentielle que les deux autres. Dès que le Poëte chargera une pièce, dont la représentation ne doit durer que trois heures, de plus d'évenemens qu'il ne s'en peut raisonnablement passer dans quatre ou cinq jours, tous ces évenemens me paroîtront pressés & racourcis. Ils n'ont plus leur juste proportion; je vois l'art, ou plutôt je suis accablé de la stérilité & de la mal-adresse du Poëte. Tout me paroît tronqué & confus; & dès que l'illusion cesse, l'intérêt disparoît & je m'ennuye.

Quoique je ne dise rien que de fort trivial, N.... cependant, Madame, m'écoutoit avec attention. Il ne doutoit point que je ne lui eusse donné des armes pour

me battre, & son seul embarras étoit de mettre quelque ordre dans les difficultés qu'il me vouloit proposer, & qui se présentoient en foule à son esprit. Ne sentez-vous pas, me dit-il enfin, que vos unités enleveront à l'Opera tout ce qu'il a de piquant? Si le sens commun y gagne, la Musique bien plus essentielle à ce Spectacle, y perdra; elle deviendra uniforme, fade & languissante. Je vois évanouir toute cette pompe, tout ce Spectacle que vous allez bientôt nous faire valoir avec beaucoup d'ense. D'ailleurs, ajouta-t-il, pour m'en tenir à ma grande difficulté, quand vous mettriez trente unités dans vos Opera, quand vous seriez aussi scrupuleux sur les bienséances & les finesses de l'art que Racine, vous ne parviendriez point à faire naître l'illusion. La Musique la détruit. Elle porte avec

26 PREMIERE LETTRE

elle le caractère de la joye & du plaisir, & tout héros qui fredonnera les sentiments, me paroîtra toujours un héros très-peu propre à m'occuper.

Ne vous paroîtra-t-il pas singulier, Madame, après le début sévère de N.... que ç'ait été à moi à lui demander graces pour les unités? Je l'assurai bien qu'elles ne rendroient jamais un Opera ennuyeux, lorsqu'elles seroient ménagées par un homme de génie. Je conçois, lui dis-je, qu'elles excluront quelquefois de certaines beautés, mais elles produisent cet effet au Théâtre François, & ce n'est pas une trop bonne raison pour les en bannir. Je conviens encore que si Quinault n'avoit pas violé toutes les unités, la Musique de Lulli n'auroit pas eu tant de variété. Dans Alceste, par exemple, nous n'aurions point eu de

Bruit de guerre, & le chant du quatrième Acte n'auroit point eu un caractère si différent de tout le reste. Mais de bonne-foi, est-ce là ce qui fait courir aux représentations d'Alceste? Quelque beau que soit le Spectacle d'Hercule aux Enfers, on sera toujours fâché, à moins que d'être un franc Musicien, que Quinault ne nous ait pas laissés dans ce monde-ci pour y jouir de la douleur d'Admete.

En effet, Madame, & je vous l'ai ouï dire, ce qui charme dans Alceste, ce sont des Scènes touchantes, où Lulli par de simples soupirs a rendu la nature. Après tout, s'il est si nécessaire que le Poëte songe à mettre dans son Poëme des situations qui fournissent occasion de faire paroître les divers caractères de la Musique, ne le peut-on faire sans violer l'unité de

28 PREMIERE LETTRE

lieu? Il suffira de donner à ses personnages des mœurs différentes sans les faire voyager. Il me paroît même qu'à force d'art un Poëte peut fort bien amener dans le lieu de la Scène, les aventures qu'il envoie chercher à ses Héros, & qu'il est presque aussi facile de transporter les Divinités célestes ou infernales sous les yeux des Spectateurs, que de nous enlever au Ciel, ou de nous faire descendre aux Enfers.

Il n'est donc pas impossible de concilier l'unité de lieu avec le Spectacle, qui est en effet un ornement nécessaire à nos Opera. Elle servira même à le rendre plus raisonnable, & nos Poëtes un peu plus gênés, ne s'égareront point comme a fait Quinault dans son Isis. L'amour de Jupiter & d'Hierax pour Io, & la jalousie de Junon suffisoient pour former une

action intéressante & pompeuse. N'est-il pas fâcheux, dis-je à N...., que Quinault prenne le parti de changer Hierax en Oiseau de proie, & qu'au lieu de nous entretenir des sentimens que devoient produire de grandes passions, il nous fasse courir après Io dans les glaces de la Scythie, qu'il nous transporte chez les Chalybes & chez les Parques, d'où enfin après bien des fatigues, nous venons relâcher sur les Côtes d'Egypte ?

Ce Spectacle est acheté trop cherement. Cela ne s'appelle pas mettre une action sur le Théâtre, mais des aventures ennuyeuses. C'est ce même défaut qui fait bâiller à Proserpine, & qui rend Phaëton si languissant. Dans ce dernier Opera on perd à tout moment de vûe Epaphus & Lybie, dont l'amour devoit être la principale action. Pour donner du Specta-

30 PREMIÈRE LETTRE
cle, Quinault a fait de son Héros
un petit ambitieux qui indispose.
Au lieu de ne songer qu'à appaiser
la colere d'Isis, il va s'arrêter à
une plaisanterie de son rival, ou-
blie Lybie, & ne pense plus qu'à
se faire reconnoître pour fils du
Soleil.

La chose, comme vous voyez,
Madame, prenoit un ton fort sé-
rieux; & Madame de C.... vint
heureusement se mêler à une con-
versation où il ne s'agissoit plus que
de Musique & d'illusion. Soyez
notre Juge, Madame, lui dis-je.
Jamais je n'ai défendu d'aussi bon-
ne cause. Après tout ce qu'on ra-
conte du pouvoir de la Musique,
ne trouvez-vous pas N.... bien
hardi d'oser penser qu'elle ne peut
s'allier qu'avec la joye, & qu'elle
détruit l'illusion dans nos Opera?
Oh! pour cela, reprit vivement
Madame de C.... en m'interrom-

paît, je vous trouve, mon cher N.... dans un terrible embarras, & votre vénérable antiquité ne s'est guere souciée de la vérité, où la Musique est capable de tout. Orphée, continua-t-elle en badinant, ne chantoit-il pas ses malheurs sur les montagnes de Thrace.

Il faut vous rendre, ajoûtai-je, & quelque ridicule qu'il soit de penser que le premier usage que les hommes firent du chant, ait été pour se plaindre, il est certain que cet art en se perfectionnant, n'est pas devenu moins propre à rendre les sentimens de la douleur & de la tristesse (a) que ceux de

(a) Les premiers sons de voix chantante que les hommes ayent formés, sont apparemment nés de l'oïveté, & je veux bien croire que le premier usage qu'ils ayent fait ensemble, & avec quelque regle de la faculté de chanter qu'ils trouvoient en eux, est dans les occasions de réjouissance; mais depuis que le Chant a été élevé à la perfection d'un art, les hommes l'ont employé aussi souvent dans les sujets de tristesse que dans les sujets de joye. Tous les peuples ont

32 PREMIÈRE LETTRE

la joye. Vous avez beau dire que le chant n'étant pas le langage ordinaire, doit choquer sur le Théâtre où tout doit être imitation. La versification n'est pas davantage le langage ordinaire, cependant oseriez - vous proposer de la proscrire du Théâtre ? Son harmonie cause un nouveau plaisir qui sert à attacher le Spectateur & à l'intéresser. Voilà comme nous sommes faits ; ce qui flatte notre oreille, fait impression sur notre esprit & sur notre cœur. On écoute volontiers ce qui plaît ; no-

fait entrer la Musique dans les pompes funebres aussi bien que dans les fêtes & dans les triomphes. Cela est venu de ce qu'on a remarqué que la Musique pouvoit être une imitation. Comme elle a des mouvemens fort lents ou fort vîtes & des modes transposés, elle est propre à imiter, quand on veut, non seulement le bruit des vents ou le murmure des eaux, mais encore la joye, la tristesse, & toutes les passions qui se distinguent par des accens ou des inflexions caractérisées. Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, Digression sur l'Opera.

tre ame devient la dupe de nos sens, & l'on est empressé à croire comme vrai, ce qu'on entend avec plaisir.

N.... voulut encore se défendre, mais Madame de C.... le condamna. L'illusion naîtra, dès que les passions seront vivement remuées; & y a-t-il quelque chose de plus capable de les réveiller que la Musique? Quoique les sons d'un instrument ne signifient rien par eux-mêmes, n'éprouve-t-on pas tous les jours qu'ils causent à l'ame différens transports? Ils enflamment le courage, ils attendrissent, ils font passer de la terreur à la pitié ou à la gayeté.

A plus forte raison, Madame, les sons doivent-ils produire un effet plus prompt & plus vif, lorsqu'ils sont formés par une voix humaine qui a un rapport bien plus intime avec notre cœur, lorsqu'ils

34 PREMIÈRE LETTRE

font soutenus par des paroles touchantes, & que le Poëte a déjà trouvé le secret de nous intéresser au sort de ses Héros. N.... consentit enfin que dans certaines situations pathétiques, où un personnage est agité par quelque passion violente, la Musique puisse servir à toucher. Mais, dit-il, quand on s'avisera de mettre en chant toute une Tragédie, & qu'on fera entonner de grands airs à un Prince qui donne des commissions à son Confident, ou qui délibère sur quelque entreprise importante, la Musique sera toujours déplacée, elle choquera, elle ennuyera. J'en conviens, Madame, mais je crois aussi qu'il y auroit un grand inconvénient à mêler une Tragédie de simple déclamation & de Musique. La déclamation paroîtroit insipide après le chant, l'oreille se trouveroit en

quelque sorte vuide, & le chant à son tour détruiroit la vrai-semblance & l'illusion. Il vaut bien mieux examiner, & c'est ce que nous avons fait, & dont j'aurai l'honneur de vous rendre compte une autre fois, il vaut, dis-je, bien mieux examiner par quels moyens on peut faire une Tragédie, dont chaque Scene soit propre au chant.

Nous rentrâmes après avoir encore beaucoup parlé des effets de la Musique, & toute la Compagnie qui s'intéressoit au sort de l'Opera, nous demanda des nouvelles de notre conversation. N... est vaincu, dit Madame de C... l'Opera subsiste, & on pourra s'y amuser, & même y pleurer sans renoncer au bon sens. On badina quelque tems; & N... pour se venger des railleries qu'il essuyoit, commença à parler des grandes réformes que j'avois proposées, & dit que j'étois conve-

36 PREMIERE LETTRE

nu avec lui que nous n'avions point d'Opera parfait, & que Quinault, tout Quinault qu'il est, avoit eu tort de violer les unités que nous avions jugé nécessaires. Au mot d'unités le Chevalier déclama avec une chaleur admirable, & quand il eut enfin compris ce que c'étoit, il se contenta de les trouver ridicules.

On nous passa les unités d'action & de tems ; mais Madame de S... ne voulut point entendre parler d'unité de lieu. C'est se moquer, dit-elle, un Opera ennuira ; je m'amusois à regarder une décoration, & une Scene languissante étoit passée. On me conjura de me retracter, mais admirez mon courage, Madame ; je fus inébranlable, toutes les graces de Madame de S... ne furent point capables de me faire abandonner le parti de la triste vérité. Cependant comme je ne voulois me

brouïller avec personne, je donnai ma parole d'honneur, qu'en suivant la règle des unités, il y auroit moins de Scenes froides dans un Opera, & j'ajoutai qu'il n'étoit pas même impossible de concilier l'unité de lieu & les changemens de décoration. Les Dieux & les Magiciens que l'Opera aime tant à introduire sur la Scene, comme étant plus propres au chant que tout autre personnage, serviront à contenter tout le monde. Ils sont assez puissans pour changer la face des lieux à leur gré, & Aristote lui-même ne trouvera pas mauvais que Jupiter dans Thétis change le rivage de la mer en des jardins délicieux, & que Médée d'un coup de baguette éleve des Palais, fasse naître des monstres, & bouleverse toute la nature.

Je n'aurois jamais fait, Mada-

38 PREMIERE LETTRE

me , si je voulois vous rendre compte de ce que N.... a dit contre ces Dieux & ces Magiciens , & de tous les défauts qu'il prétend que la Musique jette dans une Tragédie. Mais pour le dire en passant , ce qui a fait le plus de tort à nos Opera , c'est que quoique la Musique ne leur permit point d'offrir d'aussi grands objets que ceux auxquels Corneille nous a accoutumés , on n'a pas laissé de leur donner le nom fastueux de Tragédies. Dès-lors on s'est crû en droit d'y demander les mêmes beautés que nous admirons dans les chefs - d'œuvres du Théâtre François , & comme on n'y trouvoit cependant ni la même grandeur dans les actions , ni la même noblesse dans les caractères , ni la même magnificence dans les expressions , on ne les a regardés que comme des monstres & de

SUR L'OPERA.

misérables avortons de quelque plume novice.

Racine & Despréaux ont dit qu'on ne peut jamais faire un bon Opera. Je respecte soit l'autorité de ces deux Maîtres de l'art ; mais il faut convenir qu'ils se sont trompés , & qu'une pareille décision prouve seulement qu'ils ne connoissoient point la nature du Poëme Lyrique. J'aîmeroîs autant qu'ils eussent méprisé l'Eglogue , parce qu'elle ne peut pas avoir la majesté de l'Ode. L'Opera est un Poëme dramatique mis en Musique , & pour qu'il soit bon , il suffit qu'il représente une action intéressante. Mais qu'après cela la Musique lui interdise des beautés d'un certain genre , il n'importe , pourvû qu'elle lui en laisse assez pour plaire & pour toucher.

Je craindrois actuellement , Madame , de vous ennuyer par le

PREMIERE LETTRE

etail où nous a fait entrer le célèbre passage de Despréaux, lorsqu'il dit *qu'on ne peut jamais faire un bon Opera, parce que la Musique ne sçauroit narrer, que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent, & que d'ailleurs elle ne sçauroit mettre en chant les expressions vraiment sublimes & courageuses.* N... armé de cette autorité, s'est rendu bien redoutable, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte dans ma premiere Lettre. Je suis avec un profond respect, &c.



SECONDE

SECONDE LETTRE.

IL est bien triste, Madame, que notre Musique ait si fort dégénéré de celle des Anciens, nos Opera y perdent beaucoup. Sûrement Despréaux ne lui auroit point fait le reproche de ne pouvoir narrer, & N.... souffriroit volontiers qu'on mît toute une Tragédie en chant, si nous pouvions conter aujourd'hui de nos Lullis & de nos Campras des histoires aussi merveilleuses, que celles que les Anciens nous rapportent de leurs Musiciens. Il ne s'agit ni d'Orphée ni d'Amphion; les Poëtes ont toujours été en droit de dire tout ce qu'ils ont voulu. Mais les Historiens mêmes & les Philosophes les plus graves semblent s'abandonner à l'entousiasme, lors-

D

42 SECONDE LETTRE
qu'ils parlent des effets de la Mu-
sique.

Si nous étions assez heureux pour sçavoir ce que c'est que le *Mode Dorien* & le *Mode Phrygien*, qui étoient les seuls que Platon permit au peuple de sa République, & dont l'un servoit à exprimer (a) la force & l'autre la tempérance, nous les employerions, comme les Grecs, pour imiter le courage & l'intrépidité avec laquelle on affronte la mort, les dangers & les disgraces, ou pour représenter la modération d'un homme qui se possède dans la prospérité, & les différentes dispositions où l'on est, soit qu'on fasse des prières aux Dieux, ou des demandes aux hommes, soit qu'on accorde ou qu'on refuse, soit que l'on conseille ou que l'on persuade.

(a) Ce passage est tiré des Ouvrages de Platon, & on le trouve cité tel qu'on le lit ici, dans le Dialogue de M. l'Abbé de Chateaufort sur la Musique des Anciens.

Si par hazard ces deux Modes miraculeux ont été quelque chose de plus réel que la République de Platon , notre Opera gagneroit beaucoup à les connoître. Avec une Musique qui auroit autant d'expressions différentes que la Poësie même , nos Poëtes Lyriques n'auroient jamais été gênés dans leur carrière , & trouvant toujours un Musicien en état de rendre leurs pensées , il n'y auroit point eu d'action ni de caractère qu'ils n'eussent pû mettre sur le Théâtre. Acomat, Auguste , Phocas , & Burrhus , malgré leur gravité , auroient chanté comme Amadis & Médor.

Ne chicannons point les Anciens, Madame, il nous importe assez peu de connoître leur Musique. C'est de la nôtre dont il s'agit ; car la premiere règle des Poëtes Lyriques , comme l'a fort bien remarqué Madame de C....

44. SECONDE LETTRE

est de proportionner leur vol à celui des Musiciens, s'ils ne veulent pas que des beautés mêmes deviennent de vrais défauts. Rien n'est plus sensé, & il est certain qu'on ne raisonnera avec quelque certitude des actions qui sont propres à l'Opera, & des ornemens dont on peut l'embellir, qu'après qu'on aura découvert quels objets la Musique peut peindre.

Il en faut convenir de bonne-foi, notre Musique ne sçauroit narrer ; le mauvais succès des Cantates de Rousseau en doit convaincre tout le monde. Dès que des paroles sont faites pour être mises en musique, elles doivent renfermer quelque sentiment, & il faut que la personne qui les chante, parle le langage de quelque passion. Sans cela un Musicien est sûr d'ennuyer, & l'on ne doit point en être surpris ; car toutes ses infle-

xions de voix ne paroissent point naturelles, & l'on ne peut deviner ce qui l'engage à baisser, à diminuer ses tons, ou à leur donner plus de force dans un récit qui ne demande qu'un ton égal & soutenu. Quelle Musique n'auroit pas échoué sur ces paroles ?

Petée à ce discours portant au loin la vue,
Voit paroître l'objet qui le tient sous ses loix ;
Heureux, que pour lui seul l'occasion perdue

Renaissè une seconde fois !

Le cœur plein d'une noble audace,
Il vole à la Déesse, il l'approche, il l'embrasse ;
Thétis veut se défendre, & d'un prompt changement

Employant la ruse ordinaire,
Redevient à ses yeux Lion, Tigre, Panthere ;
Vains objets ! qui ne font qu'irriter son Amant ;

Ses desirs on vaincu sa crainte,
Il la retient toujours d'un bras victorieux ;
Et lassé de combattre, elle est enfin contrainte
De reprendre sa forme & d'obéir aux Dieux.

Tous les ornemens du Chant
font déplacés dans ce récit. Mais

46 SECONDE LETTRE

un pareil défaut choqueroit bien davantage dans un Opera, où le Musicien ne pouvant point prendre les mêmes libertés que dans une Cantate, est assujetti aux loix rigoureuses de la déclamation. Aussi Lulli, malgré tous ses talens, n'a-t-il pû sauver l'ennui que causent ces Vers de Jobate à Sténobée.

Contre Bellerophon j'ai fait jusqu'à ce jour
Ce que Prétus pouvoit attendre
De l'aveugle zele d'un gendre.

Vous vouliez comme lui qu'il périt dans ma
cour.

D'abord sans connoître son crime,
J'abandonnai sa tête aux rigueurs de son sort.

Prétus croyoit sa perte légitime,
C'étoit assez pour résoudre sa mort.

Mais, enfin, il est temps de vous ouvrir mon
ame.

Après qu'il s'est rendu l'appui de mes Etats,
Je dois me conserver son bras.

Ma fille est l'objet de sa flamme,
Aujourd'hui de ma main elle attend un Epoux,
C'est lui que je choisis.

Mais parce que Lulli n'a pas pu rendre les sentimens de Jobate , il seroit bien injuste d'en conclure qu'il est impossible de faire un bon Opera. Au contraire il me semble que Madame de C.... a raison de dire que nos Poèmes n'en feront que plus intéressans. Les Poètes Lyriques peuvent tirer parti de l'impuissance où la Musique est de narrer & de s'associer à des raisonnemens , pour répandre plus de chaleur dans leurs Ouvrages. On ne nous présentera que des personnages agités par quelque passion , & on ne leur mettra dans la bouche que des récits courts, vifs & animés, tels que celui d'Arcabonne , quand elle apprend à son frere l'amour violent qu'elle ressent pour Amadis.

Après cela, Madame, il n'a pas fallu beaucoup presser N....

48 SECONDE LETTRE

pour lui faire avouer qu'un Opéra ne peut souffrir tout cet échaffaudage de faits & de suppositions qui précédent ordinairement les Tragédies, & que son exposition se devant faire sans récit, & son dénouement sans discussion, l'action n'en sçauroit être trop simple, ni trop débarassée de tout ce qu'on appelle intérêt d'Etat. Nous n'avons pas permis à toute sorte de Héros de monter sur le Théâtre du Palais Royal. Sur quel ton, je vous prie, faire chanter un politique ou un ambitieux, gens froids en apparence & sententieux, dont les sentimens sont souvent enfermés dans le fond de leur cœur? Agrippine auroit fort embarrassé Lulli.

Toutes les passions ne peuvent pas s'allier avec la Musique. La colere, la douleur, la joye, la crainte, la vengeance, l'espérance
sont

Sont très-propres au chant. Elles ont un langage vif & animé, & font prendre naturellement à la voix les différentes inflexions qu'un Musicien charge & embellit en leur donnant plus ou moins de force, plus ou moins d'agrément. Il ne faut admettre à l'Opera que les personnages qui peuvent s'abandonner librement & avec bien-séance à ces passions. Plus on leur donnera de force & de chaleur, mieux elles réussiront. C'est ce qui a engagé Quinault à prendre tous les sujets de ses Poëmes dans la Fable ancienne ou moderne, & d'associer à ses Héros des Dieux ou des Magiciens.

Ces Etres chimériques dont le Spectateur n'a pas d'idée bien précise, laissent la liberté au Musicien de leur donner un langage plus musical. Il est assez naturel de leur prêter des sentimens plus im-

50 SECONDE LETTRE

pétueux, & le Poëte même n'est point obligé d'affujettir ses Héros aux bienféancès essentielles dans une action où l'on n'introduit que des hommes. Atyſ & Roland pouſſent leur fureur à un excès qui auroit été ridicule ſur un autre Théâtre, & l'on n'eſt point choqué que Renaud ſoit enivré des charmes d'Armide, & qu'il oublie ſa gloire juſqu'à lui dire,

Que j'étois infeulé de croire
Qu'un vain laurier donné par la victoire,
De tous les biens fût le plus précieux !
Tout l'éclat dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux ?

De ce côté-là, Madame, nous avons de beaucoup ſurpaſſé les Italiens, dont les Opera trop pleins d'Empereurs & de Personnages importans, ſont bien éloignés du caractère qu'exige le (a) chant.

(a) On dit auſſi que les Italiens ne prétent

Quinault a sagement abandonné les grands intérêts d'Etat, & la ruine des Rois & des Empires. Il s'est borné à peindre l'Amour; & ce n'est point-là, ainsi que le prétend N... une raison de siffler nos Opera.

De (a) cette passion la sensible peinture,
Est pour aller au cœur la route la plus sûre,

Quoique Madame de C... ait le courage de préférer Corneille à Racine, & qu'elle soit lasse de voir tous les Héros du Théâtre François amoureux, elle fait grâce à Quinault, dont les Personnages lui paroissent plus raisonnables que ceux de Racine, chez qui l'Amour dégénere quelquefois en une foiblesse qui les dégrade.

Atys, dit-elle, peut aimer tant

point une attention suivie à leurs Opera, ils n'écotent que les Ariettes.

(a) Despréaux, Art poët. Chant 3.

52 SECONDE LETTRE

qu'il voudra Sangaride, sans que personne le trouve mauvais ; mais il n'en est pas de même de Pyrrhus, à qui Andromaque fait oublier ce qu'il doit à la Grece & à ses Sujets. Elle condamne sans pitié les tracasseries d'Attalide & les sentimens romanesques de Bajazet, lorsqu'il s'agit de tout l'Empire d'Orient. Elle est sincèrement touchée que l'Amour gâte Mithridate. Elle ne trouve point naturel que ce Prince vaincu, qu'on nous représente plein de haine & de vengeance, & qui pendant quarante ans a lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans, vienne échoüer près de Monime. Pompée, ajoute-t-elle, poursuit Mithridate, & ce Prince perd son tems en bagatelle. Aucun Héros de Quinault ne fait de pareilles fautes. Que lui importe le cœur de Monime dans une pareille cir-

constance ? Cependant voilà la jalousie qui l'occupe entierement, & tout ce qu'il forme de grands projets, comme le dit Racine lui-même, est subordonné à l'Amour, & semble n'être qu'une intrigue imaginée pour découvrir si ses fils & sa Maîtresse le trahissent.

Quiqu'il en soit, de la sévérité un peu outrée de Madame de C... il me semble du moins que ce n'est peut-être pas un désavantage pour l'Opera, de se voir borné par la Musique à ne peindre que les passions & les intrigues des Amans. Il faut avouer même qu'il y a de grands inconvéniens à traiter l'Amour, comme on le traite ordinairement dans nos Tragédies, & que plus il s'agit d'intérêts importans, plus nos Poètes courent risque de rendre leurs Héros ridicules en les rendant amoureux. Mais à l'Opera, l'Amour qui n'est

54 SECONDE LETTRE

point placé à côté d'objets plus sérieux , paroît dans tout son jour , & ne gâte rien. Aussi Quinault nous en a-t-il fait un tableau bien intéressant. Il a eu l'art de ne rien perdre de toute l'ivresse ni de tous les égaremens de cette passion ; il lui a donné ce degré de chaleur qui est si favorable à la Musique ; il a sçû même lui prêter un air noble & grand par le *Merveilleux* (a) qu'il a répandu dans ses Poëmes.

La question du Merveilleux ,

(a) C'est par le merveilleux , dit le P. Rapin dans ses *Réflexions sur la Poétique d'Aristote* , que les choses les plus communes prennent un caractère de grandeur & d'élévation qui les rend extraordinaires & admirables. Qu'on enleve, continue-t-il , à Achille sa Maîtresse ; dans le fond ce n'est qu'une bagatelle , mais cela devient très-sérieux dès que Thétis va se jeter aux pieds de Jupiter , que les Dieux s'assemblent en Conseil , qu'on y fait de grandes délibérations , que les esprits s'échauffent , & que tout le Ciel se partage sur cette querelle.

Madame , a été beaucoup agitée & N.... qui à son ordinaire ne veut pas d'abord se rendre , traite tout cela de jeu d'enfant. En vérité , dit-il , c'est mal s'y prendre pour faire l'éloge de l'Opera , que de vouloir que le Merveilleux en fasse une partie essentielle. Notre siècle est un peu trop philosophe pour goûter une foule de Divinités fort peu raisonnables , & que je pardonne à Homere , parce qu'il écrivoit dans un tems où toutes les rêveries étoient bien reçûes. Mais la raison depuis a fait des progrès , & il est étonnant que nos Poètes ne se défassent pas de pareilles puérités. Ils auroient grand tort , lui repartis-je avec vivacité , foyez sûr que le Merveilleux plaira dans tous les tems. Les divinités d'Homere perdirent à peine leur réputation , que nous créâmes des Silphes , des Gnomes , &c.

56 SECONDE LETTRE

& au lieu de Dieux nous peuplâmes toute la nature de Génies.

Les Poètes ont imaginé un système rempli de fleurs & d'agrément, ils s'y tiendront. Les idées de la Poësie flatent nos passions. Dans l'Iliade on voit avec plaisir tout le Ciel en mouvement pour l'enlèvement de la Maîtresse d'Achille, & des Divinités qui dérogent en se mêlant de nos affaires, ne nous feront jamais désagréables. Et moi, lui dit Madame de C.... en ouvrant la Bruyere, je veux vous accabler d'une autorité : lisons. *C'est prendre le change & cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionettes. Elle augmente & embellit la fiction; soutient dans les Spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du Théâtre, où elle jette encore le Mer-*

veilleux. Il ne faut point de vol, ni de chars, ni de changemens aux Bénéfices & à Pénélope; il en faut aux Opera, & le propre de ce Spectacle est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

Je vous conseillerois, dit Madame de C. ... après avoir lû son passage, de vouloir être de plus mauvaise humeur que la Bruyère. Cependant tout son chagrin n'a pû tenir contre le Merveilleux, & il faut qu'il en ait bien senti l'agrément pour se résoudre à en faire l'éloge. Sans doute, Madame, ajouta le Chevalier en prenant la parole d'un air distrait, c'est le sens commun qui l'ordonne; car si un faiseur d'Opera a pour Acteurs les mêmes Dieux que les Poètes Epiques, pourquoi ne pourroit-il pas employer le même Merveilleux, & faire agir ses Dieux sur un Théâ-

58 SECONDE LETTRE
tre , comme Virgile dans son
Enéide ?

Vous seriez-vous jamais attendue, Madame, à un raisonnement juste de la part du Chevalier ? Aussi cela causa-t-il une admiration surprenante à tout le monde. Nous nous regardâmes, nous le regardâmes bien, personne ne l'avoit soufflé. J'admirai les caprices de la fortune, & je tâchai de revenir de mon étonnement pour entendre ce que répondroit N.... Si vous le voulez, dit-il, le Merveilleux ne me choque point dans un Poëme Epique, parce qu'il y est en récit ; mais à votre Opera ce Merveilleux qui se passe sous mes yeux, devient puéril & ridicule : je vois les cordes qui soutiennent les chars, cela me fait pitié. Virgile me peint Venus qui fend les cieux avec rapidité, & qui laisse derrière elle un long rayon de lu-

miere. Son écharpe & ses cheveux flotent au gré des Zéphirs, tandis que les Amours qui voltigent d'une aîle légère autour d'elle, répandent des fleurs & des parfums dans les airs. A l'Opera c'est un char fort lourd, une Vénus qui tremble, & les Amours qui l'accompagnent, sont dans une contenance si contrainte que j'en ris malgré moi en attendant quelque catastrophe tragique.

Il en sera tout ce qui vous plaira, reprit vivement Madame de C...., je n'aime pas mieux que vous un merveilleux qui devient ridicule. Je voudrois qu'on le bannît de l'Opera, & je blâme quelquefois Quinault de n'avoir pas assez songé que nos Décorateurs ne sont pas des Dieux mais des Artisans. On trouvera toujours mauvais qu'Hierax soit changé en Oiseau de proie, Argus en

60 SECONDE LETTRE

Paon, Aſcalaphe en Hibou, & Cyané en Ruiſſeau. De pareilles Métamorphoſes ne s'exécutent jamais que d'une manière choquante. A l'égard de nos vols & de nos chars, continua-t-elle, il faudra nous en paſſer, s'il eſt impoſſible de conſtruire des Théâtres qui leur ſoient plus favorables que les nôtres, ou ſi nos Machiniſtes ne peuvent point perfectionner leur art. Il eſt aiſé de cacher les cordes d'un char ſous des nuages. Et pour les vols, il me ſemble, ajouta-t-elle, qu'on les prodigue ſouvent ſans néceſſité, & dans des occasions même où il ſeroit plus raiſonnable de ne pas s'en ſervir. Pourquoi fait-on envoler dans les airs l'Alecton que Cybele évoque des Enfers pour inſpirer à ſon Amant toute ſa fureur? Les Cieux ne ſont point ſa demeure, & ne ſeroit-il pas mieux

que cette Furie, après avoir sécoué deux ou trois fois son flambeau sur Atys, se replongeât dans les Enfers?

Mais en faisant le procès aux Machines de l'Opera, Madame de C.... se garde bien d'en vouloir proscrire toute sorte de Merveilleux. Il peut en effet subsister indépendamment des chars, des vols, & même des changemens de décoration. Madame de C... veut qu'on sçache bon gré à Quinault d'intéresser tout le Ciel & tout l'Enfer à l'entreprise de Persée; elle est charmée que les Dieux viennent lui offrir des armes pour combattre les Gorgonnes, & que Mercure soit son conducteur. Tout le merveilleux de Thésée peut s'exécuter aisément. A l'égard de l'heureuse invention dont Cybele se sert pour déclarer son amour à Atys, on ne sçauroit,

62 SECONDE LETTRE

dit-elle, trop la louer, si Quinault avoit laissé à ses songes une certaine obscurité qui préparât, mais qui ne prévînt point le dénoûement. Les menaces qu'ils font, pèchent contre la vraisemblance. Parlant de la part de Cybele, il étoit naturel qu'ils en prissent le caractère qui est la douceur. Pourquoi commencer par des menaces, tandis qu'à la fin du troisième Acte, la Déesse ne fait encore que des plaintes tendres, en voyant le froid respect dont Atys paye son amour ? Pour le merveilleux du cinquième Acte d'Atys, rien n'est plus beau. Il faut avouer que quand des fictions sont bien ménagées, elles relevent un sujet, & le rendent plus intéressant. Le Spectacle en a plus de majesté, & le Musicien trouve occasion de faire briller tous ses talens.

N... voulut encore chicanner & disputer le terrain; mais je commençai à être sûr de la fortune de notre Merveilleux, lorsqu'après l'aveu sincere de Madame de C... sur le ridicule qui accompagne quelquefois nos machines, je vis qu'il étoit forcé d'en revenir à des raisons qui l'auroient même profcrit de la Poësie Epique. Madame de C... s'en aperçut aussi, & cela lui donna du courage. Il y a, lui répondit-elle, un certain nombre de folies (a) que l'Antiquité a

(a) *Il n'est pas vrai, dit Corneille dans son premier Discours sur la Tragédie, ni vraisemblable, qu'Andromède exposée à un monstre Marin, ait été délivrée de ce péril par un Cavalier volant qui avoit des ailes aux pieds; mais c'est une fiction que l'Antiquité a reçue, & comme elle l'a transmise jusqu'à nous, personne ne s'en offense quand on la voit sur le Théâtre. Il dit encore ailleurs: Tout ce que la Fable nous dit de ses Dieux & de ses Métamorphoses, est encore impossible, & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille tradition qui nous a accoutumés à en ouïr parler, Nous avons droit d'inventer même sur ce ma-*

64 SECONDE LETTRE

consacrées, & qui ne nous révoltent point. N'allez pas vous imaginer que la raison soit assez dupe pour dédaigner le plaisir que lui présentent des Fables. Il n'y a que fort peu de Philosophes dans le monde, & ce n'est pas la peine d'y faire attention. Ils n'iront point à l'Opera, si vous le voulez; mais soyez sûr que leur sévérité ne tiendra point contre un Poëte qui aura l'art de les dérider en rendant ses fictions vrai-semblables.

À votre compte, poursuivit-elle, je ne devois que m'ennuyer

déle, & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous présentent. L'Auditeur n'est point trompé dans son attente, quand le titre du Poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable, & cette premiere supposition faite qu'il est des Dieux, & qu'ils prennent intérêt, & sont en commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu; il n'a aucune difficulté à se persuader du reste. Discours 3.

à *Phédre* ; car on commence par me dire que *Thésée* est allé *des-honorer la couche du Dieu des Morts*. *Phédre* est petite-fille du Soleil. *Neptune* a promis à *Thésée* d'exaucer sa première demande. Toute la pièce est fondée sur des Fables. Je vous avoie cependant que je pleure *Hypolite*. Je ne blâme point *Aricie* de suivre son Amant dans un Temple qui a tout l'air de n'être qu'un Château de Fée , & dans le moment où *Phédre* troublée par ses remords , croit voir *Minos* qui recule à son aspect , je suis aussi vivement touchée, que si, née dans les tems héroïques de la Grèce , je croyois bonnement tout ce qu'on dit de *Minos* & de son urne : on n'est point intraitable quand il s'agit de plaisir. Nous nous transportons au lieu de la Scene , & cela , ajoutée elle , se fait comme malgré nous.

66 SECONDE LETTRE

Je n'en sçais pas la raison , mais l'expérience suffit , & voilà ce que tout le monde éprouve avec moi. On applaudit. N.... qui prévint enfin sa défaite , & qui dans le fond avoit quelque peine à défendre une opinion fâcheuse pour les Anciens , s'avoüa vaincu , & dit même galamment à Madame de C.... que l'Opera lui devoit par reconnoissance les honneurs d'un Prologue.

Le Grand-Abbé peut déjà juger , Madame , combien il est injuste de croire qu'un bon Opera soit l'ouvrage d'une plume novice. Que de noblesse ne faut-il pas dans le génie pour imaginer un Merveilleux agréable ! Que de fécondité pour ne point languir dans la simplicité qu'exige l'Opera ! Nous sommes un peu plus délicats que les Anciens. Nous ne sommes point assez bons pour

Souffrir ces Prologues où un personnage venoit conter (a) sans façon ses aventures aux Echos. De combien d'art aujourd'hui n'a pas besoin un Poëte Lyrique pour faire l'exposition de sa Tragédie, & disposer son sujet de maniere que toutes les Scenes en soyent vives, animées, & propres à la Musique.

Qui voudroit analiser une piéce de Quinault, seroit bien étonné des finesse qu'il y découvreroit. Excepté l'unité de lieu, à laquelle ce Poëte n'a pas voulu s'affervir dans Atys, cet Opera est dans toutes les régles d'Aristote. Le caractere du Héros y est tel que l'exige ce Philosophe. Atys ca-

(a) Les Prologues des Tragédies Grecques n'ont rien de commun que le nom, avec les Prologues de nos Opera. Les Poëtes anciens ne connoissoient point l'art de faire l'exposition de leur sujet. Voyez l'Iphigénie en Tauride. Cette Princesse ouvre la Scene, en disant qu'elle vient conter son histoire aux Echos.

68 SECONDE LETTRE

che son amour ; il rompt malgré lui le silence ; il n'ose espérer ; il connoît son crime ; il avoüe sa perfidie ; il ne cède point à sa passion ; en un mot, il est entraîné par la destinée plus forte que ses remords.

Qu'on supprime le second Acte comme un peu languissant, & tout le reste est plein de cette passion vive qu'aime la Musique. L'intérêt va toujours en croissant, & toutes les situations naissent naturellement les unes des autres. Quel art d'avoir fait l'exposition du sujet d'une manière si simple & si touchante ! Atys & Sangaride n'ont d'abord à craindre que l'Amour jaloux de Célénus : ces Amans si tendres voyent avec désespoir qu'il faut cacher leur flamme ; la protection dont Cybèle honore Atys, leur donne une espérance trompeuse ; mais elle les plonge bientôt dans un plus grand embar-

ras. Les situations deviennent toujours plus belles, dans le moment qu'Atys, enivré d'un autre Amour, ne montre à Cybèle qu'un froid respect mêlé de surprise, Sangaride dont l'arrivée est ménagée avec beaucoup d'adresse, entre sur le Théâtre, & porte avec elle le trouble dans le cœur de tout le Spectacle. Cette Nymphe vient s'exposer au plus grand péril, en voulant implorer le secours de la Déesse. Atys épouvanté dissipe cet orage; & cette Scene si animée sert à former le quatrième Acte, où Sangaride croyant qu'Atys la trahit & sacrifie son amour à son ambition, peint avec tant de vérité une flamme qui s'anime par les efforts inutiles qu'on fait pour l'éteindre.

Ce n'est-là qu'une exquise bien grossière d'Atys; mais ce ne seroit jamais fait que de vouloir des-

70 SECONDE LETTRE

cedre dans le détail de l'action. Le dernier Acte de cet Opera est d'un grand pathétique. Quel coup de Théâtre que la mort de Sagaride ! Atys troublé par les furies , la poignarde lui-même ; rendu à la raison , il voit avec frémissement le crime de Cibéle , & la punit de sa barbarie, en se donnant la mort. En vérité , Madame , tout cela est d'une force qui auroit dû reconcilier Despréaux avec l'Opera.

Jusqu'ici N..... n'avoit pas été infiniment heureux à défendre son opinion ; mais lorsque pour prouver qu'une Tragédie en Musique ne feroit jamais un Spectacle raisonnable , il en vint à faire voir que le Poëte ne peut y peindre les passions dans toute leur étendue , je crus que jusqu'à Madame de C.... tout le monde alloit renoncer à l'Opera. Les raisonnemens

de N.... sur notre cœur & sur les moyens de l'émouvoir sont très-instructifs & très-séduifans. Il fait sentir toutes les gradations d'une passion, & il désigneroit presque le nombre de Vers qu'un Poëte exact doit employer pour toucher. Il nous fit des réflexions si sensées sur quelques Scenes de Racine, il en développa si adroitement les finesses, que je vis bien que tout alloit être perdu s'il retomboit sur Quinault.

En effet, Madame, comme il m'avoit entendu dire que les adieux de Cadmus & d'Hermione, de Persée & d'Andromède sont des chefs-d'œuvres, il en fit l'Analyse la plus désespérante. Tout parut précipité, rien ne fut dans sa juste étendue. Toutes nos Dames se repentirent d'avoir pleuré à des Scenes si médiocrement bonnes. Vous ne m'auriez pas

72 SECONDE LETTRE

conseillé d'ouvrir la bouche, on n'étoit pas en état de m'entendre. Le Chevalier, qui jusques-là avoit été de la plus grande assurance du monde sur la bonté de l'Opera, manquoit même de mauvaises raisons pour défendre Quinault. Voilà ce que c'est que cette Musique, dit Madame de S.... d'un ton chagrin, elle fait illusion, elle déguise tout. Sur le champ, & comme par dépit, elle chanta avec cette voix tendre & brillante que vous aimez tant, la Scène des adieux de Cadmus & d'Hermione. Peu-à-peu l'orage se dissipa; je vis arriver tout ce qu'on raconte du pouvoir des chants d'Orphée; les esprits reprirent leur tranquillité; & sans l'espece de honte qu'il y a à changer si vite de sentiment, N.... alloit être confondu comme un Sophiste. On étoit dans un grand embarras, chacun

chacun raisonnoit à sa maniere. Madame de C.... soupçonna enfin qu'il y avoit là-dedans quelque mystere, & qu'il falloit, puisqu'une Scene chantée étoit si différente d'une Scene lûe, que Lulli suppléât à ce qui manquoit à Quinault.

Vous avez raison, Madame, lui dis-je. Il ne faut point douter que Lulli ne soit fort nécessaire à Quinault, & ce seroit un défaut énorme qu'une passion fût traitée avec la même étendue dans un Opera que dans une Tragédie ordinaire. Je ne badine point, continuai-je, & je vous prie seulement de vous souvenir de ce que nous a dit Monsieur de N.... c'est qu'il n'y a qu'un point où le cœur puisse être ému. Qui ne va pas jusqu'à ce point, manque son effet; qui va au-delà, ne réussit pas mieux, & fait retomber le Spectateur dans la

74 SECONDE LETTRE

langueur d'où l'autre ne l'a pas fait fortir.

Racine , ajoutai-je , pour arriver à ce point heureux , n'a le secours de personne. C'est à lui à faire tout le chemin. Il faut qu'il n'oublie aucun des moyens propres à remuer. Quinault , au contraire , pour produire le même effet , a le secours de la Musique qui fait la moitié de l'ouvrage ; ainsi il y a de l'art au Poëte Lyrique à sçavoir ne dire que la moitié de ce qu'auroit dit Racine. Il est prouvé que la Musique en allongeant ses sons , en les soutenant , ou en les poussant avec force , pénètre jusques dans le fond de l'ame , & y fait une impression plus vive & plus durable que la déclamation. Elle imite ces sons antérieurs à tout langage , & que la nature avoit donnés elle-même aux hommes pour être les signes

de leur tristesse & de leur joye. En un mot, il y a de certains sons qui font en droit de faire pleurer ; & ce sont ces sons qui dans un Opera tiennent la place de tout cet art que vous avez admiré dans Racine, & de cet enchaînement de sentimens qui leur donne toute leur force & tout leur pathétique. Si Quinault ne l'avoit pas compris, & qu'il eût voulu traiter autrement les passions, le double effet qu'auroient produit ses paroles & la Musique de Lulli, auroit porté le Spectateur au-delà du but.

Dès qu'un Opera sera fait par un homme de génie, tout, pour me servir de ce terme, y doit paroître croqué à la lecture. Je permets à l'Abbé de rire tant qu'il voudra d'une pareille réflexion ; mais il sera enfin forcé, comme N.... de convenir de sa justesse.

76 SECONDE LETTRE

La Poësie, ainsi que la Peinture, à suivant les circonstances différentes proportions. Que penseroit-on d'un Peintre qui, en dépit de toutes les loix de la perspective, peindroit sur les mêmes desseins un Dôme élevé & le plafond d'un Salon? Il en est de même de la Poësie; elle dessine différemment les figures dans une Tragédie & dans un Opera, elle y employe des proportions différentes pour produire le même effet. Le Peintre qui peint un Dôme élevé, doit tracer des figures gigantesques, & leur donner des traits qui de près feroient peur; cela n'ôte rien au mérite de son ouvrage. Le Poëte Lyrique a ses règles particulieres de perspective, & comme il présente au Spectateur des objets sous un autre point de vûe que Racine, il doit être assez sage pour travailler sur d'au-

tres proportions. Tout son art consiste à sçavoir ne montrer que ces premiers sentimens , qui sont le germe de tous les autres. Il ne faut pas conclure de là que l'Opera soit un Spectacle misérable ; qu'importe que les passions soient traitées avec plus ou moins d'étendue , pourvû qu'elles touchent ?

Si Racine avoit eu à traiter la huitième Scene du second Acte d'Alceste , il s'y feroit bien pris autrement que Quinault , pour produire un grand pathétique. Mais celui-ci n'a point eu tort de faire dire simplement à Admete ;

Je meurs , charmante Alceste ,
 Mon sort est assez doux ,
 Puisque je meurs pour vous.

Ou bien ces autres Vers.

Avec le nom de votre Epoux
 Jeusse été trop heureux de vivre ?

78 SECONDE LETTRE

Mon sort est assez doux
Puisque je meurs pour vous.

Il ne faut rien ajouter à ces deux
petits Vers ;

Alceste, vous pleurez.
Admete, vous mourez.

Alceste a raison de ne dire que
ce Vers ,

C'est pour vous voir mourir que le Ciel me dé-
livre.

& de répéter plusieurs fois ceux-ci ,

Est-ce là cet Himen si doux , si plein d'appas
Qui nous promettoit tant de charmes !

Si l'on ne fait que lire cette
Scene, il seroit honteux d'en être
touché ; mais Lulli lui donne tou-
te cette chaleur qui trouble , qui
intéresse , qui arrache des larmes.
La Musique est une espèce de

magie bien puissante , & il faut avouer , Madame , qu'elle sert souvent à peindre la nature avec cette simplicité naïve qui en fait le vrai caractère. Corneille se plaint quelque part de la nécessité où l'on est souvent de faire parler un personnage qui ne devrait que pousser des soupirs , ou ne bégayer que quelques mots entrecoupés. Mais, dit-il , il faut charger la nature , ou bien on ne ferait qu'effleurer le cœur. En effet , je voudrois bien voir quels mouvemens feroit naître au Théâtre François un Admete , qui en apprenant la mort de sa femme , se contenteroit de dire , comme à l'Opera , *Alceste est morte ?* Ces paroles si naturelles , si pathétiques , & auxquelles il n'est permis de rien ajoûter , manqueroient cependant leur effet sans les sons de Lulli.

Je ne m'arrêteroïs pas si long-

80 SECONDE LETTRE

tems, Madame, sur des réflexions que vous avez faites, & que je tiens même pour la plûpart de vous, si c'étoit pour vous que je vous écris. Mais il a fallu vous obéir jusqu'au bout. Cependant, comme nous ne voulons désespérer ni le Grand-Abbé, ni ses partisans, je crois qu'ils n'auront pas lieu de se plaindre quand on leur accordera, qu'il est plus aisé de faire une bonne Scene pour l'Opera que pour un autre Théâtre. Mais aussi il faudra qu'ils soient assez complaisans pour convenir à leur tour, que ce n'est point une chose commune, que de saisir, comme Quinault, les sentimens qui sont les plus propres à toucher : il semble du moins que nos Poètes aient perdu cet art.

Après cela, seroit-ce un si grand malheur que la Musique ne pût pas rendre les expressions su-

blimes & courageuses ? Je veux bien accorder pour un moment à N.... & à Despréaux tout ce qu'ils voudront ; car il est aisé de leur faire voir que l'Opéra pourroit se passer de cet avantage. Nos Poètes Lyriques proscrivent de leur Théâtre tous les grands intérêts d'Etat, pour se borner aux seules intrigues d'amour. Ils doivent ne donner à leurs Héros que le langage du sentiment, ce qui semble exclure toute la pompe des expressions courageuses. Les sentimens ne se peuvent rendre avec trop de simplicité ; une figure, un ornement les altère. C'est ce que Quinault sçavoit mieux que personne, & les Auteurs qui entrent dans la même carrière, ne peuvent trop se le proposer pour modèle. Jamais Poète n'a eu un stile plus propre à se marier avec les sons d'un Musicien. Il s'est dé-

82 SECONDE LETTRE

fendu toutes ces transpositions , tous ces tours hardis , qui dans d'autres genres de Poësie donnent tant de grace & de force à la versification. Il a fait un choix des mots les plus harmonieux. Il ne cherche que la douceur. Il regne dans tous ses Opera une douce élégance dont toutes les oreilles délicates doivent être touchées. Sa naïveté charme , & comme pour les Graces un ornement ne seroit pour lui qu'un voile incommode qui cacheroit une beauté.

Mais pour revenir à notre question , il me semble , Madame , qu'il n'est pas bien certain que la Musique soit aussi incapable que le pensoit Despréaux , de mettre en chant les expressions d'une Poësie relevée. Le contraire même est assez clairement démontré , & au jugement de Madame de C... Lulli a rendu toute la noblesse des

Chœurs d'Esther & d'Athalie.

Déjà grondoient les horribles tonnerres
 Par qui sont brisés les remparts ,
 Déjà marchoit devant les étendarts
 Bellone les cheveux épars ,
 Et se flatoit déterniser les guerres
 Que la fureur souffloit de toutes parts.

Voilà certainement des Vers pleins de la plus grande Poësie ; Lulli est-il demeuré au-dessous de Racine ? Je pourrois vous citer les Motets de la Lande ; mais sans sortir de nos Opera , ne trouvez-vous pas , Madame , que le beau Chœur du premier Acte de Jephthé soit égal à tout ce que nous avons de plus sublime dans notre Poësie ? Montclair me ravit , il me transporte , il me communique son enthousiasme , & je me sens comme pénétré de la majesté du Dieu , qui fait trembler d'un regard les Cieux , la Terre & les

84 SECONDE LETTRE

Quinault a quelquefois fait paroître son talent pour la haute Poësie, & Lulli alors ne lui est point inférieur : les fureurs d'Atys en offrent un exemple qu'on ne doit pas oublier. Permettez-moi de vous rappeler ces beaux Vers.

Ciel ! quelle vapeur m'environne ?

Tous mes sens sont troublés, je pâlis, je frissonne ;

Je tremble, & tout-à-coup une infernale ardeur
Vient enflammer mon sang & dévorer mon cœur.

Dieux ! que vois-je ? Le Ciel s'arme contre la
Terre.

Quel désordre, quel bruit, quel éclat de Tonnerre !

Quels abîmes profonds sous mes pas sont ouverts !

Que de Phantômes vains sont sortis des Enfers !

Je suis fâché qu'au milieu de son désordre, Atys conserve assez de présence d'esprit pour sentir

que tout ce qu'il voit ne font que des *phantômes vains*. Malgré cette légère tache, je serois tenté de vous transcrire toute cette Scene avec la Musique de Lulli, si ma Lettre n'étoit déjà trop longue. Par le premier ordinaire j'aurai l'honneur de vous rendre compte de tout ce que j'ai entendu dire sur les Chœurs & les Danses de l'Opera. Je suis, &c,



TROISIÈME LETTRE

ENFIN, Madame, le Grand-Abbé a donc abjuré ses erreurs; vous ne pouviez nous apprendre une plus agréable nouvelle. Madame de C... en est extrêmement édifiée, & depuis que N... a un pareil Compagnon, il est moins honteux de trouver que l'Opera peut devenir une chose raisonnable. Il est convaincu, mais il n'est pas encore familiarisé avec ses nouvelles idées; & son premier mouvement est toujours de dire, que l'Opera est une folie. Pour l'Abbé, je le soupçonne de n'avoir pas la même bonne-foi, & il vous fait de sang-froid tant de mauvaises chicannes, qu'il pourroit bien n'être qu'un hypocrite. Il a trop de peine à se

rendre, & tout franc je ne conçois point d'où lui peuvent venir toutes les difficultés. Il trouve que nos Régles ne suffisent pas pour faire un Spectacle raisonnable & intéressant; il a raison, mais j'aurois crû qu'il étoit inutile de vous entretenir des autres, parce qu'elles conviennent généralement à toutes sortes de Poëmes dramatiques, & que rien ne peut en affranchir un Poëte Lyrique.

Puisque l'Abbé nous y force, qu'il sçache donc qu'on a décidé tout d'une voix, qu'un personnage à l'Opera, comme ailleurs, doit toujours conserver son caractère, & que nous trouverions mauvais que les mœurs ne fussent pas convenables. Les passions ont un langage qui leur est propre, & l'esprit avec ses Madrigaux ne doit jamais en prendre la place. En transportant le Spectateur dans

88 TROISIÈME LETTRE
 destems ou chez des peuples éloi-
 gnés, nous avons fait un devoir
 au Poëte d'en peindre les mœurs,
 mais en les rapprochant un peu
 de nos (a) usages. Racine a eu
 raison de donner à Achille une
 certaine dignité qu'il n'a pas dans
 l'Iliade, & de représenter Aga-
 memnon avec la pompe qui ac-
 compagne aujourd'hui nos Rois.
 Personne, si je ne me trompe,
 ne blâmera Corneille d'avoir pro-
 fité des idées de grandeur que ré-
 veille le nom Romain, pour pein-
 dre Rome naissante avec plus de
 majesté.

(a) Courir après une peinture trop fidelle
 des tems où se passe l'action, ce seroit s'expo-
 ser de gayeté de cœur aux Critiques injustes
 qu'on a faites de quelques Poëtes anciens. Ce
 seroit même travailler péniblement à diminuer
 notre plaisir, par la nécessité où l'on nous met-
 troit d'oublier nos usages & nos coûtumes,
 & de nous séparer en quelque sorte de nous-
 mêmes, pour nous transporter avec effort chez
 des peuples dont les idées ne nous sont pas
 familières.

Dans

Dans un Opera, ainsi que dans tout autre Poëme dramatique, l'action doit être complete & achevée ; nous ne voulons permettre d'y rien ajouter ; elle doit se développer avec proportion ; il faut que l'intérêt aille toujours en augmentant. Le Poëte Lyrique a besoin du même art que Racine pour lier ses Episodes à son action principale, pour enchaîner ses Scenes les unes aux autres, & pour diviser ses Actes sans en enrichir un aux dépens des autres. Enfin, Madame, comme nous n'avons point eu ici de Poëte qui nous ait demandé quartier, nous avons fait tout autant de règles qu'il nous a plu, & l'Abbé verroit bien que nous ne faisons pas les choses à moitié, si je ne craignois de vous fatiguer par un détail trop long sur une matiere aussi triviale.

Il a fallu dédommager N... du
H

90 TROISIÈME LETTRE
chagrin qu'il a ressenti à avoir si souvent tort dans le cours de notre dispute, & nous lui avons permis d'appliquer toutes ces règles à Quinault. *Proserpine* a été traitée sans pitié. D'abord l'Episode d'Alphée & d'Aréthuse occupe dans les deux premiers Actes, & cependant ne fait point partie de l'action principale. A ce premier intérêt il en succède un autre dans le troisième Acte. Cérès fait tous ses efforts pour arracher des larmes, & l'on voit sans émotion sa fureur & les ravages de la Sicile. Vous vous voyez bientôt transporter aux Enfers; *Proserpine* à son tour voudroit toucher; mais qui peut s'intéresser au retour d'une Nymphé, qui n'aimoit dans ce monde que de *belles fleurs* & un *charmant ombrage*? on ne la trouve point déplacée dans les champs Elisées, & la pièce qui finit enfin

comme elle a commencé, est terminée par un dénouement qui n'est point naturel.

Dans *Persée*, Phinée est un brutal aussi farouché qu'Amadis est ailleurs doucereux, & jusqu'à je vous aime, il dit tout durement. Parce que Quinault n'a pas eu soin de lui faire dire qu'au défaut du courroux des Dieux, il tentera tout pour faire périr son rival; tous les personnages finissent le quatrième Acte avec une sécurité qui se communique aux Spectateurs, & ne leur laisse plus attendre que quelque cérémonie ennuyeuse de mariage.

Nous permettons à l'Abbé de prendre autant de liberté que N.... pourvu qu'à son exemple il s'accoutume à ne plus regarder les défauts de Quinault, comme des défauts inséparables de l'Opera. On abandonne à sa mauvaise humeur

92 TROISIÈME LETTRE

le malheureux *Phaëton* ; je ne sçais si ses Critiques seront plus amères que celles qu'on en a faites ici. Que pensera-t-il d'*Isis* ? On lui permet de se moquer du badinage puéril , dont le quatrième Acte d'*Armide* est barbouillé. S'il est bien touché des trois premiers Actes de *Roland* , & qu'il trouve admirable la passion d'Angélique , on lui livre les deux derniers Actes pour en faire tout ce qu'il voudra.

Je ne puis, Madame , m'empêcher de vous faire part des réflexions de Madame de C... sur *Amadis*. Elles sont d'autant plus curieuses qu'en relevant les défauts de ce bel Opera , elle fait voir qu'il en auroit fort peu coûté à Quinault pour en faire une pièce très-régulière. D'abord , dit-elle , je ne fais point de grâce à l'Episode de Florestan & de Corifan-

de ; il n'est là que pour le remplissage , & j'en suis fâchée ; car l'Opera d'Amadis est beau , & le sujet , quoique mal disposé , & un peu confus , en est heureux. Toutes les Scenes sont touchantes , & la variété des caractères & des situations prête beaucoup au génie du Musicien. J'approuve très-fort , continue-t-elle , que la jalousie d'Oriane forme le nœud de la pièce. Cette Princesse qui croit Amadis infidelle , a raison de lui défendre de se présenter devant elle ; cela est dans les règles. Mais je ne conçois point pourquoi Amadis ignore les soupçons de sa Maîtresse , & ne cherche point à les dissiper. Il se résigne avec tant de bonté d'ame à être malheureux , qu'on est presque tenté de le laisser faire sans le plaindre , & je ne puis souffrir que Florestan lui dise , en parlant d'Oriane , qu'elle dépend

94 TROISIÈME LETTRE

*d'un pere , qu'elle suit son devoir ;
que toute sa ressource est de pleurer ,
& que l'Empereur des Romains l'at-
tend sur son trône.*

On s'imagine que Lisuard a pris quelque engagement pour le mariage de sa fille , & que la difficulté qu'il y a de manquer de parole à un Empereur Romain , va former le nœud de la Tragédie ; mais point du tout. Il n'est plus question ni de Lisuard , ni d'Empereur Romain. Au cinquième Acte-seulement , lorsqu'Urgande veut unir Amadis & sa Maîtresse, Oriane , en fille bien élevée lui représente , *qu'elle dépend d'un devoir sévère , & que son pere a fait un choix qui s'oppose à ses vœux.* Urgande ne fait pas grand cas de cette remontrance , & elle se fait fort d'obtenir l'aveu de Lisuard. On remercie l'Enchanteresse de son excessive bonté , & Oriane

qui a peut-être compris combien il est fâcheux de vouloir être une parfaite héroïne de Roman, se rend indécemment. Il valoit bien mieux prévenir cette irrégularité en supprimant les Vers de Florestan, & supposer Oriane maîtresse de son sort.

- Je deviens bien hardie, continua Madame de C... vos unités me sont restées dans la tête, & il me semble qu'il auroit été fort facile à Quinault de nous laisser tranquillement dans le même endroit. Au lieu que dans cet Opera l'on ne sçait jamais où l'on est, ce qui donne de l'inquiétude au Spectateur, qui empêchoit de supposer qu'Arcalaüs & qu'Arcabonne profitent de l'absence d'Amadis, pour s'établir dans la forêt qui entoure le château d'Oriane, & qu'ils veulent venger sur cette Princesse la mort de leur frere qui

96 TROISIÈME LETTRE

a succombé sous les armes de son Amant? Cependant Amadis, dont je voudrois rendre le caractère un peu plus piquant, apprend le danger dont Oriane est menacée, & vole à son secours. Il entreprend tout pour lui rendre sa liberté, mais il tombe lui-même dans un piège de ses ennemis. Ce sont ensuite les mêmes situations jusqu'au moment qu'Urgande, la grande Enchanteresse, vient délivrer les deux Amans. Au lieu de les transporter je ne sçais où, j'aurois voulu qu'elle eût pris le parti de chasser Arcalaus & Arcabonne des Terres d'Oriane, & de détruire leurs enchantemens : de cette maniere l'unité de lieu n'eût point été violée.

Madame de C.... ne s'en tint pas-là. Oriane, dit-elle, croit qu'Amadis est infidèle & qu'il aime une certaine *Briolanie* qu'il n'aime pas,
&

& que je ne connois point. Cette jalousie mal-placée & sans fondement rend Oriane ridicule; on la prend pour une folle. J'aimerois bien mieux que cette Princesse fût jalouse d'Urgande même, qu'on supposeroit avoir toujours protégé Amadis. Urgande, dans Quinault, a tout l'air d'une machine, & de la manière dont j' imagine les choses, son arrivée sur le Théâtre seroit préparée. La délivrance même d'Amadis & de sa Maîtresse seroit une situation intéressante. Oriane auroit la joye de retrouver un Amant qu'elle croyoit mort; mais son bonheur seroit bientôt troublé en voyant qu'elle le doit aux soins de sa Rivale. Quel coup de Théâtre! Alors je ferois paroître Urgande pour expliquer ses vrais sentimens. Elle calmeroit Oriane en lui apprenant qu'elle admire le courage d'Am-

98 TROISIÈME LETTRE

dis , & qu'elle se fait une gloire de protéger sa vertu , mais qu'elle n'exige point d'autres sentimens de lui que ceux de la reconnoissance , & ne veut d'autre prix de ses soins que l'avantage de couronner les feux des deux plus fidèles Amans.

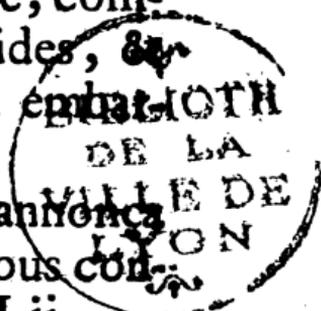
Tant de Critiques ne nous ont rien fait perdre de l'admiration que nous avons pour Quinault. Tous ses défauts sont rachetés par ces traits heureux de génie , qui caractérisent les grands hommes.

Que croyez-vous , Madame , que pensoit Lulli , quand il commença à mettre en Musique (a) *Achille & Polixène* ? L'action en est mal imaginée & peu intéressante ; à peine y trouve-t-on deux ou trois Scenes qui prêtent au chant ;

(a) Les paroles de cet Opera sont de M. Campistron. L'ouverture & la Musique du premier Acte sont de M. Lulli ; tout le reste est de la composition de Colasse.

encore comment font-elles traitées? Qu'un pareil sujet entre les mains de Quinault, seroit devenu vif & touchant! Que l'amour de Polixène auroit fait naître de fons tendres au Musicien! La jalousie de Briséis eût fourni un caractère tout différent à la Musique. Achille désarmé par l'amour & plein de sa passion, auroit cependant conservé ces mœurs impétueuses & inflexibles que lui donne Homere. Les soupirs de Priam & d'Andromaque auroient arraché des larmes à tous les Spectateurs. Tout se seroit animé sous le pinceau de Quinault. Il auroit banni de son Opera un Agamemnon, un Diomède & un Patrocle, comme des discoureurs insipides, qui ne sont propres qu'à enrassier un Musicien.

Thétis & Pelée nous annoncent un génie bien propre à nous con-



100 TROISIÈME LETTRE

soler de la perte de l'Auteur d'Atys, & à porter l'Opera à son plus haut degré de perfection ; mais malheureusement pour nous autres ignorans, la Philosophie avoit de trop grands droits sur lui, & elle l'enleva à la Poësie, pour laquelle il paroissoit fait. Nous avons eu depuis Hésione, Tancrede, Issé, Omphales, Iphigénie, & quelques autres pièces pleines des plus grandes beautés ; mais en général nos Poëtes n'ont point assés réfléchi sur leur art, & quelques-uns d'entre-eux ont même regardé ce genre de Poësie comme quelque chose au-dessous d'eux, & qui les auroit dégradés.

Je me suis si fort égaré, Madame, que je ne sçais pas trop comment j'en pourrai venir aux Chœurs de nos Opera, & pour vous tenir la parole que je vous ai donnée, vous faire part de tout

Ce qu'on a dit ici sur cette ma-
 tiere. Je m'étois bonnement ima-
 giné que les Chœurs ne souffri-
 roient aucune difficulté, & qu'ils
 alloient même servir de sceau à la
 reconciliation de N... avec l'O-
 pera; mais j'apprends bien à être
 circonspect dans mes jugemens.
 A peine lui eu-je dit que nous de-
 vions à nos Poëtes Lyriques l'a-
 vantage de ressembler aux Anciens
 par les Chœurs qui répandent tant
 de pompe & de majesté dans un
 Spectacle, qu'il m'avertit très-sé-
 rieusement de n'aller pas si vite,
 & que le Chœur de ses Tragiques
 & celui de mes faiseurs d'Opera,
 n'avoient rien de commun que le
 nom. N..... est tout plein de
 cette matiere, & nous allions fai-
 re une Dissertation immense que
 vous auriez été condamnée à lire,
 si heureusement pour vous Ma-
 dame de C.... n'eût pris la paro-

le, lorsque N. . . . entamoit ses réflexions. Je vous vois venir avec vos Grecs, lui dit-elle fort vivement; je lis le Théâtre du Pere Brumoy, & vos Chœurs refroidissent terriblement une action.

Il faut que je fasse un peu la sçavante, ajoûta-t-elle en souriant. Je ne vois rien de si peu lié à une action que les Chœurs des Tragédies anciennes. Qu'a-t-on affaire d'une multitude oisive qui chante dans les Entre-actes les louanges des Dieux & des Héros, ou qui, en moralisant sur ce qui se passe sous les yeux du Spectateur, me dérobe le plaisir de penser par moi-même? Tout cela (a) fatigue,

(a) Les Grecs distinguoient les Actes par le chant du Chœur, & cette maniere de les distinguer, étoit plus incommode que la nôtre; car ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le Chœur, ou l'on n'y en prêtoit point. Si l'on y en prêtoit, l'esprit de l'Auditeur étoit trop rendu, & n'avoit aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtoit point, son attention étoit trop dissipée

ne précipite point l'action, & me paroît encore plus déplacé que les Stances de nos anciennes Tragédies, ou que ces belles tirades qui vous mettent avec raison de si mauvaise humeur.

Je sçais bien que souvent les Chœurs de nos Opera ne sont aussi qu'une foule de gens désœuvrés qui ne viennent sur le Théâtre que parce que leur Maître le leur commande, ou que le Poëte les y envoie; mais enfin, ils n'ont point de tems fixe & déterminé

par la longueur du chant, & lorsqu'un autre Acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire, pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déjà vu, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos Violons n'ont aucune de ces deux incommodités. L'esprit de l'Auditeur se relâche, durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a vu, pour le louer ou pour le blâmer, suivant qu'il lui a plu ou déplu, & le peu qu'on les laisse jouer, lui en laisse les idées si récentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler & renouer son attention. Corneille, Dis. 3.

104 TROISIÈME LETTRE
pour parler, & ils n'embarrassent
point continuellement la Scene
de leur présence. Nos Poètes ont
eu quelquefois l'art de faire jouer
un rôle à ces Chœurs, & l'on ne
sçauroit trop nous louer de nous
être affranchis de deux règles que
les Anciens avoient imaginées
assez mal à propos, & qui n'é-
toient bonnes qu'à les faire tom-
ber dans mille défauts contre la
vrai-semblance.

Madame de C.... souffre sur-
tout très - impatientement la pré-
sence continuelle d'un Chœur sur
le Théâtre. Comme il n'est pas
juste, dit-elle, qu'il soit simple
Spectateur d'une belle Scene, il
arrive qu'on en gâte les plus beaux
morceaux pour lui faire dire quel-
que chose, & lui donner une con-
tenance. Au milieu de tout ce que
la passion exprime de vif & de ten-
dre dans les adieux d'Alceste &

d'Admete, n'est-il pas bien amusant de voir un Chœur qui prend froidement la parole pour se rendre garant des sentimens d'Admete, ou pour lui faire des (a) complimens? On ne peut rien reprocher de pareil aux Chœurs de nos Opera, & dans les situations pathétiques nos Poètes ont toujours eu soin de faire disparaître le Chœur, afin que les principaux personnages fussent libres, & qu'ils pussent se livrer avec bienséance à tous leurs sentimens.

Mais, ce n'est pas assez, continua Madame de C..... pour ce

(a) *Cessez d'être inquiète, Madame, dit le Chœur à Alceste qui prie son mari de ne pas se remarier, je ne crains point de répondre pour votre Epoux. Il fera ce que vous souhaitez; & ne faudroit-il pas être un insensé pour refuser de souscrire à de si justes souhaits? Il dit ensuite à Admete; Je partage avec vous, Seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, & ma vénération pour Alceste.*

106 TROISIÈME LETTRE

Chœur éternel de glacer le Spectateur dans les endroits les plus touchans ; sa présence devient quelquefois ridicule. Je suis en peine des secrets des principaux Personnages, & je ne sçais comment une action peut subsister. Tantôt je voudrois pouvoir m'imaginer que ces Chœurs Grecs sont composés de gens plus discrets & plus sages que nous autres Modernes ; car je voudrois bien que les Héros de l'Antiquité ne fussent pas des étourdis. Tantôt je suis assez folle pour avoir recours au Merveilleux que les Anciens prodiguent souvent dans leurs pièces, ou je cherche dans la forme de leur Théâtre quelque excuse à leurs fautes. Mais bientôt toutes mes idées se détruisent les unes les autres ; & je vois enfin, que malgré mes bonnes intentions, il faut toujours finir par n'admirer

que la malice de ce Chœur, qui dès le second acte pourroit souvent tirer les Personnages d'inquiétude, & qui se tait pour se réjouir à leurs dépens.

Nous n'avons point pardonné aux Grecs de s'intéresser au sort de la Phédre d'Euripide, qui fait confidence de son amour à tout le Chœur. Madame de S.... ne vouloit point croire une pareille effronterie de sa part. Quoi, disoit-elle, son *Enone* ne lui arrache pas son secret par force! Comment votre Euripide, ajoûtoit-elle en s'adressant à N.... peut-il ensuite la faire rougir de sa passion? Cela fait frémir, je n'y conçois rien, & je ne veux point d'un Chœur qui fait faire de pareilles fautes.

N.... auroit eu la hardiesse de répondre à tout cela; mais Madame de C.... ne lui en donna pas le tems. J'ai un autre reproche

108 TROISIÈME LETTRE
à faire à vos Chœurs , lui dit-elle ;
J'ai lû ce matin l'Iphigénie en Tau-
ride , & je suis très forte sur ce su-
jet. La reconnoissance d'Oreste
& de sa sœur se fait en présence
du Chœur. Je suis très-fâchée que
ces imprudens Personnages ne
cachent point les mesures qu'ils
prennent pour tromper Thoas ,
pour enlever la Statuë de Diane
& fuir dans la Grece. Iphigénie
ouvre enfin les yeux & reconnoît
sa faute. Elle s'humilie devant le
Chœur , embrasse ses genoux , ré-
pand des larmes , & le conjure au
nom de ce qu'il a de plus cher de
ne la point trahir , & elle en exi-
ge un serment. Voilà un Chœur
que je plains beaucoup. S'il est fi-
dèle à Iphigénie , il va périr sous
la vengeance de Thoas Sçavez-
vous ce qu' imagine Euripide pour
sauver ce Chœur charitable &
complaisant qu'il seroit scanda-

leux de laisser périr? Il fait des miracles. Cela ne lui coûte rien, & il faut que Minerve qui n'a rien à voir à tout ceci, tombe des nuës sur le Théâtre, & vienne dénouer une pièce dont un Chœur perpétuel n'a pas permis de rendre l'action raisonnable ni le dénouement vrai-semblable.

N.... ne put s'empêcher de convenir qu'il n'y eût quelque apparence de justesse dans ces Critiques; mais il fallut nous résoudre à nous entendre dire qu'il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & du goût pour critiquer les Anciens, & qu'il falloit s'en rapporter aux Sçavans qui admiroient précisément les choses que nous blâmons faute de connoître les coûtumes autre fois établies dans la Grece. Madame de C.... en conclut contre tous les Sçavans du monde, que ce n'étoit donc pas une rai-

110 TROISIÈME LETTRE

son de condamner les Chœurs de nos Opera , parce qu'ils ne ressemblent pas à ceux des Anciens. N... fit semblant de ne pas entendre la difficulté , & passant de l'apologie à la loüange , si les Anciens , reprit-il , doivent quelques-unes de leurs fautes à leurs Chœurs , on en est bien dédommagé. La nécessité où ils étoient de donner un Rôle à la multitude , pour flatter des peuples amoureux du gouvernement libre , les forçoit à ne mettre sur la Scene que des intérêts publics. Une action tragique n'étoit point comme chez nous une petite intrigue domestique qui ne roule qu'entre cinq ou six personnes , qui , si elles n'étoient pas des Rois ou des Princes , ne joueroient qu'une Comédie.

Enfin , Madame , car il seroit inutile de suivre N... dans tous ses raisonnemens , les Grecs avoient

des ressources infinies dans le génie. Ces Chœurs qui nous feroient toujours échoüer, ont souvent fait naître entre leurs mains des suspensions & des coups de Théâtre miraculeux, auxquels ils n'auroient peut-être pas pensé fans cela.

N.... commençoit à nous en donner quelques exemples; mais il plut au Chevalier de l'interrompre. Mon pauvre N...., lui dit-il, la chose est décidée, laissez vos Grecs, Madame a raison, un Chœur éternel est fort désagréable à voir. J'aime la variété, & des gens irrévocablement plantés sur les côtés & dans le fond d'un Théâtre, ont fort mauvaise grace, Les trois quarts n'ont point de contenance. On fait bien de n'en pas charger la Scene, & je trouve beaucoup plus commode de les tenir dans les coulisses toujours prêts à venir dès qu'il plaît à un

112 TROISIÈME LETTRE

Personnage de dire, *Venez, accourez à ma voix.* Cela est bien imaginé, & dès qu'on n'a plus affaire de ce Chœur, on le renvoye se reposer.

Si j'étois bien sûr, Madame, que les folies du Chevalier vous amusassent, je vous en aurois fait part plus souvent. Mais comme vous me le marquez dans votre dernière Lettre, l'affaire de l'Opera devient trop sérieuse pour lui faire jouer un grand Rôle dans tout ceci. Madame de C.... ne trouva pas qu'il fût heureux dans ses idées. Je gage, Chevalier, lui dit-elle d'un ton de bonté qui étoit bien malin, que Monsieur de N.... n'est pas tout-à-fait de votre avis. Il voudra peut-être que les Chœurs ne soient pas une machine, mais qu'ils jouent un personnage, & qu'ainsi ils aient toujours quelque raison pour entrer
sur

SUR L'OPERA. 113

Sur la Scene ou pour en sortir. C'est à quoi, poursuivit-elle, nos Poëtes n'ont pas toujours fait attention, & je crains bien que nos Chœurs ne nous fassent souvent de mauvais tours, tant que nous nous ferons une règle de les introduire régulièrement dans chaque Acte.

A ces conditions mêmes, répartit N.... je ne me reconcilierois pas avec les Chœurs des Opera. Que Quinault & ses pareils aient montré tant de goût qu'on voudra dans la maniere dont ils se sont servis des Chœurs; j'y consens. Je veux bien que toute l'Antiquité ait eu tort; mais enfin elle n'a jamais perdu le bon sens jusqu'à faire danser ses Chœurs. Avoüez, dit-il, que des *Gargouillades* & des *Entrechats* sont merveilleusement propres à augmenter la terreur ou la pitié dans une Tragédie. A son

K

114 TROISIÈME LETTRE

avis, les Italiens, à qui nous avons si souvent reproché de confondre tous les ornemens, & de faire un mélange ridicule de Comique & de Tragique, n'ont jamais fait d'assemblage aussi extravagant. Il étoit fort du sentiment de votre Abbé, qui croit que la Danse porte avec elle un caractère de gayeté, qui ne peut s'allier qu'avec la Comédie. C'est quelque chose de joli, dit-il, que des diables qui dansent, & il lui paroît fort singulier que les démons qu'Isménor évoque des Enfers, se mettent à danser pour montrer leur puissance & celle du Magicien. Enfin il prétend que la Danse rompt la suite de l'impression que peut faire une action intéressante; & il finit par s'écrier, ô têmes, ô mœurs!

Peu s'en est fallu, Madame, que la Danse n'ait été bannie de nos Opera. Madame de C.... a laissé

dire à N.... tout ce qu'il a voulu. Son peu de goût pour le Bal lui faisoit voir avec indifférence la ruine totale de la Danse, j'eus beau la prier de la prendre sous sa protection. Vos Danses m'ont souvent ennuyée, il faut avoir de la bonne-foi, ajouta-t-elle en badinant, & tout ce que je puis faire pour l'amour de l'Opera, c'est de n'être pas témoin du triomphe de N.... je vous laisse.

Je fis d'abord remarquer que la Danse n'avoit pas toujours été ce qu'elle est parmi nous. Nous sommes, dis-je à N.... bien plus graves que vos Anciens. Aujourd'hui la Danse n'est qu'un exercice destiné à la joye, il faut être au Bal pour danser, & elle n'entre plus dans les actions sérieuses de la vie. Il n'en étoit pas tout-à-fait de même chez les Anciens. Ils avoient leurs Bals comme nous, & sans

116 TROISIÈME LETTRE

parler de leur Théâtre où la Danse étoit fort bien reçûë, elle faisoit partie des exercices Militaires. Elle étoit même consacrée d'une façon particuliere à la Religion. Vous sçavez que les Prêtres dansoient dans les Temples, & il n'est presque jamais parlé d'un de leurs grands Sacrifices, qu'il ne soit fait autant mention de jeunes filles & de jeunes garçons qui forment des pas mesurés autour de la victime, que d'Autel & de Sacrificateur.

Certainement si les anciens Grecs pouvoient revivre parmi nous, ils nous passeroient les Danseurs de nos Opera. Vous, poursuivis-je, qui êtes tout plein de leurs usages, comment pouvez-vous, par exemple, condamner les Phrygiens & leurs Danses dans le premier Acte d'Atys ? Vous allez avoir une affaire avec tout

Paris ; on ne souffrira point que vous nous priviez de voir cette Terpsicore dont *tous les pas sont des sentimens*. Humanisez - vous. Votre Critique ne trouvera encore que trop à s'exercer contre les Danfes de nos Opera. Tantôt elles seront déplacées , ou sentiront la machine , tantôt elles n'auront pas le caractère qui leur convient.

Il faut convenir , Madame , que la Danse est souvent ridicule dans nos Opera. N.... a raison ; les Démons d'Isménor sont de francs imbéciles de ne pas imaginer quelque chose de plus difficile que des Danfes , pour faire sentir la puissance de leur Maître. J'en dis tout autant de ceux à qui Arcalaüs ordonne d'effrayer Amadis. Ils prennent un fort mauvais parti , & la dernière folie qui devoit leur passer par la tête , étoit de faire des Caprioles & des Entrechats.

FIN TROISIÈME LETTRE

Les Diables dans ces circonstances peuvent donner quelque autre Spectacle , comme de faire pâlir le jour , d'exciter quelque tempête , quelque orage , de bouleverser la face des lieux , &c.

Ce n'est pas , Madame , que je croye qu'il faille être du sentiment de N.... qui ne voit rien de plus fou que des Démons qui dansent. C'est qu'il n'a pas cherché dans la Fable ou dans les rêveries des Cabalistes à s'en faire une idée. Il se peint les Démons comme des Esprits éternellement déchirés par leurs remords & par leurs supplices , au lieu de ne les regarder que comme des Génies malfaisans, qui doivent être bien aises qu'on les tire de leurs retraites pour faire du mal dans ce monde. Lorsque Médée évoque les habitans des Enfers pour goûter avec elle *l'unique bien des Cœurs infortunés* ,

qui est de n'être pas seuls misérables, personne n'a été choqué que les Diables exprimassent leur joye par des Danfes ; & cet art en effet a un caractère particulier qui convient à des Diables.

Mais est-il bien vrai que la Danse interrompe l'impression que doit faire une action intéressante ? Dans toutes les Tragédies il y a des passages d'une passion à l'autre ; c'est ce flux & reflux d'espérance & de crainte , ce sont les changemens & les contrastes de situations qui produisent un des plus grands plaisirs du Théâtre. C'est souvent en faisant passer ses Personnages de la joye à la crainte, du trouble à la tranquillité, qu'un Poëte a l'art de devenir plus tragique. Pourquoi donc la Danse produiroit-elle toujours un mauvais effet dans nos Opera ? Les Fêtes du quatrième Acte d'Atys ne me font per-

120 TROISIÈME LETTRE

dre de vûë ni Sangaride, ni son Amant. J'en appelle à l'expérience. Le Spectateur qui est au fait de l'intrigue, se garde bien de partager avec Sangar & le Chœur la joye trompeuse à laquelle ils s'abandonnent. Son trouble augmente au contraire. L'intérêt qu'il prend au sort d'Atys en devient plus vif. Il plaint l'aveuglement de Celenus, & il se sent d'autant plus agité que la sécurité qui régne sur le Théâtre est plus grande.

Pour dire quelque chose de plus précis, il me prend fantaisie, Madame, de distinguer de deux sortes de Fêtes, & je souhaite que vous approuviez mon idée. Les unes sont partie essentielle de l'action; les autres n'y sont point nécessaires, elles ne sont que vrai-semblables, & c'est un ornement qu'on peut en retrancher sans lui rien enlever d'essentiel.

l'essentiel. Certainement les premières augmentent l'émotion & le trouble, ou les laissent du moins subsister dans tout leur entier. Vous l'avez éprouvé plusieurs fois. Quand Amadis tombe dans le piège que lui tendent ses ennemis, la Danse de l'Actrice qu'il prend pour Oriane, ne cause point un plaisir qui fasse oublier l'intérêt qu'on prend au sort de ce Héros, au contraire elle tient lieu d'un Dialogue très animé, & si l'on osoit, on avertiroit Amadis de la supercherie qu'on lui fait.

A l'égard des Fêtes qui ne sont pas essentielles à l'action, il faut avouer que c'est souvent assez pour elles que de ne pas entièrement refroidir le Spectateur : des exemples vont faire entendre ma pensée. Qu'après une victoire on célèbre des jeux à l'honneur du Vainqueur ; qu'au retour d'un Prince

122 TROISIÈME LETTRE

ou d'une Princesse le peuple témoigne sa joye, ou qu'un mariage soit accompagné de Danfes, rien n'est plus naturel. Mais comme tout cela est, pour ainsi dire, étranger à l'action, on se laisse distraire, on s'occupe du Danseur, on oublie les principaux Personnages; & enfin après la Fête on a besoin de réfléchir & de faire un effort sur soi-même pour reprendre le fil de l'action. Je conseillerois à nos Auteurs de n'introduire de pareilles Danfes que dans les premiers Actes d'un Opera. Quand une fois l'intérêt est devenu plus vif, le Spectateur ne goûte plus que ce qu'il trouve absolument nécessaire à l'action.

Si l'on juge de nos Opera sur ces règles, je ne doute point qu'on ne convienne que la Danse n'en fasse souvent un ornement très-raisonnable; mais aussi ce sera

faire le procès à presque tous nos Poètes. Je suis fâché que Quinault même n'ait pas toujours été aussi sage que dans *Alceste*, où un Acte se passe sans Fête; c'est celui de la pompe funébre d'*Alceste*. Il auroit été extravagant de faire paroître des Danseuses dans un moment où tout doit se ressentir de la profonde tristesse que répand la mort d'*Alceste*. Aussi Quinault substitue-t-il aux Danses un autre Spectacle. *Un transport de douleur saisit le Chœur, une partie déchire ses habits, l'autre s'arrache les cheveux, & chacun brise aux pieds de l'image d'Alceste les ornemens qu'il porte à la main.*

L'espèce de loi qu'on s'est faite de mêler un divertissement à chaque Acte, est la chose la moins raisonnable qu'on puisse imaginer. C'est vouloir nous jeter dans tous les inconvéniens où les Chœurs

124 TROISIÈME LETTRE

ont fait tomber les Anciens. Quinault se verra forcé de faire danser dans Cadmus les hommes armés qui naissent des dents du Dragon, qu'on a semées. Les Payfans de Sicile formeront un Ballet, tandis que Cérès en fureur met le feu à leurs moissons. Que sçai-je ? Il n'y aura pas jusqu'aux monstres de l'autre des Gorgonnes que la fureur & la vengeance ne fassent danser. Si nos Poètes n'ont pas le courage de consulter plus le bon sens que l'usage établi, ils tomberont dans mille défauts contre la vraisemblance, & se verront même forcés de mêler à leur action quelque chose d'absolument étranger.

Tout grossiers que sont ces défauts, Quinault n'en est pas toujours exempt. La Fête du troisième Acte de Roland est tout-à-fait déplacée. Il est vrai que si Angélique & Médor n'eussent rien eu à

etaindre, ils auroient pû accom-
 pagner leur mariage d'un diver-
 tissement. Mais dans le tems que
 ces Amans préparent en secret
 leur fuite, & qu'Angélique feint
 de se radoucir en faveur de Ro-
 land, est-il vrai-semblable que
 pour avoir occasion de donner
 une Fête, cette Princesse déclare
 à tous ses sujets qu'elle aime Mé-
 dor, & qu'elle le place sur son
 trône? J'aimerois tout autant, &
 même mieux, la méthode des Ita-
 liens, qui sans sçavoir pourquoi,
 remplissent l'intervalle des Actes
 par des Danses. La Fête de l'Ac-
 te suivant, quoiqu'elle ne pêche
 point contre la vrai-semblance,
 n'est pas peut-être plus raisonnable;
 elle n'est point liée à l'action: c'est
 une troupe de Bergers & de Ber-
 geres qui prennent part au bon-
 heur de Coridon & de Bélise;
 chose tout-à-fait étrangere à Mé-

126 TROISIÈME LETTRE
dor, à Angélique & à Roland.
Le hazard les conduit à la *Fontaine de l'Amour*, & moyennant
deux ou trois autres hazards, cette
Scene sert à la Tragédie, & en
prépare le dénouement.

N... qui est l'ennemi juré de
nos Fêtes, les attaque de tout côté,
& je n'en suis pas surpris : car
ce sont, à dire vrai, des espèces
d'écueil, où nos Poètes vont presque
toujours échoüer. Il se plaint
qu'il n'y ait ordinairement rien de
plus déplacé que les Ariettes qu'on
y chante. Ce sont perpétuellement,
dit-il, de petites Himnes
en l'honneur de l'Amour, & l'usage
paroît avoir consacré ces ridicules
contre-sens. La Critique est juste.
Dès que nos Poètes sont arrivés à
une Fête, ils répandent à tort &
à travers leurs fleurettes, & ne
sçavent que dire les plus jolis
mots du monde sur les plaisirs.

d'un cœur tendre. Quand Médée imagine de donner une Fête pour regagner un mari volage qui est prêt à la répudier & à épouser Créuse, elle auroit dû recommander à ses gens de moins parler de la douceur d'aimer. Il ne s'agissoit pas de cela; il falloit ne vanter que les charmes de la confiance & de la fidélité. Quinault s'est bien gardé de tomber dans de pareilles méprises. Chez lui tout a un air de caractère qui charme, & les Chants qui accompagnent les Danses, ont toujours un rapport marqué à la situation qui les amene.

Les Fêtes qu'il est si difficile d'introduire dans nos Tragédies; ne demandent presque point d'art dans nos *Ballets*. Vous avez raison de dire, Madame, que si depuis Quinault nous n'avons que Thétis & Pelée qui égale Atys,

il faut convenir que plusieurs de nos Poètes qui ont fait des Ballets, l'ont laissé bien loin derrière eux. Les *Fêtes de l'Amour & de Bacchus* ressemblent beaucoup aux mauvaises Pastorales qu'elles avoient précédées. *Le Triomphe de l'Amour* n'est encore qu'un assemblage de Scènes décousuës, où différentes personnes viennent reconnoître sa puissance : il n'y a ni art, ni intérêt à tout cela.

Nos Poètes ont depuis imaginé des Ballets, dont chaque Entrée forme une action complète. *L'Europe galante* est un modèle parfait en ce genre. Il faut beaucoup d'art dans ces Ballets pour sçavoir raccourcir une action, & lui conserver son intérêt. Mille pardons, Madame, si j'ose vous parler de nos Ballets, je devrois me taire après avoir lu ce que vous m'en écrivez, rien n'est plus sage ni

plus ingénieux J'ai fait tous vos complimens, & N.... me charge de vous dire qu'il ira, & pleurera désormais à l'Opera tant que vous voudrez. Je suis avec un respect très-profond, &c.



QUATRIÈME LETTRE.

VOUS ne sçauriez croire ,
 Madame , avec quelle cha-
 leur nous avons parlé Musique.
 Pour de parfaits ignorans , nous
 n'avons pas laissé que de faire beau-
 coup de bruit. N.... nous a fait
 mille contes de ses Anciens ; Ma-
 dame de C.... est bien aise qu'ils
 se soient réjouis dans leur tems ;
 mais Madame de S.... qui en est
 jalouse , a pris , pour se consoler ,
 le parti de n'en rien croire. Elle
 est là-dessus dans un pyrronisme ,
 qui fait craindre à N.... un en-
 durcissement total. N'est-il pas
 bien affligeant pour lui , qu'en dé-
 pit de Galien , on ne veuille pas
 croire qu'il y avoit des Medecins
 qui guérissent certaines maladies
 en jouant de la Flute sur la partie.

affligée, & que ni Sciatique, ni Epilepsie n'osoit tenir contre une Chançon Thébaine ?

Si la Musique des Anciens n'a pas absolument fait des miracles du premier Ordre, on ne peut cependant refuser à N.... que les Grecs n'eussent des organes (a) bien mieux disposés que nous à sentir tous les charmes de la Musique. Cet art étoit cultivé parmi eux avec infiniment plus d'attention qu'il ne l'est aujourd'hui. Je vous fais grace de l'histoire de Thémistocles à qui ses talens Militaires & ses grandes victoires n'avoient pas donné le droit de ne sçavoir pas toucher de la Lire. Les Grecs furent fort scandalisés

(a) Voyez le Dialogue de M. l'Abbé de Châteauneuf sur la Musique des Anciens. C'est un ouvrage très-sçavant, & dont l'érudition est dépouillée de tout ce fatras pédantesque qui rebute les gens du monde : on ne sçauroit trop le lire pour se former le goût.

132 QUATRIÈME LETTRE
de son ignorance ; aussi regardoient-ils la Musique comme une affaire d'Etat.

Je ne plaisante point, Madame, & il n'y a pas moyen d'en douter après le témoignage de Polybe. Je ne sçais dans quel endroit de son histoire (a) il veut expliquer pourquoi les Cynéthéens sont si différens des autres peuples d'Arcadie. Vous allez peut-être croire que Polybe, en qualité de politique très-profond, va recourir à leur gouvernement, à leurs loix, à leur police ; point du tout. Les Cynéthéens ne sont en horreur par leurs crimes à toute la Grece, que parce qu'ils ne sont pas Musiciens. Les voilà donc avec cette rusticité de mœurs que les Arcadiens perdoient dans un exercice continuel du Chant. Ceux-ci sont doux, justes, moderés ; &

(a) Livre 4. Chapitre 5.

les autres sont des brutaux toujours prêts à tomber dans les derniers excès de cruauté & de perfidie. Aussi en guise de Morale, Polybe finit-il ses raisonnemens par un bel éloge de la Musique, & en exhortant tous les peuples à faire des Concerts perpétuels.

Il est bien naturel qu'avec la passion que les Grecs avoient pour la Musique, ils ayent fait de plus grands progrès que nous dans cet art; on les a attaqués très-injustement de ce côté-là. La seule chose qu'il y avoit à craindre pour eux, c'est que se laissant entraîner par le charme de l'harmonie à laquelle ils étoient si sensibles, ils n'eussent sacrifié le plaisir du cœur & de l'esprit à celui des oreilles. Mais pour peu que vous en eussiez envie, il me seroit aisé, en me parant de l'érudition de N.... de vous prouver qu'ils avoient un

134 QUATRIÈME LETTRE
goût exquis sur cette matière. Les
Anciens avoient une idée juste de
la Musique; ils étoient incapables
de louer le bizarre & le forcé, &
de donner à tout cela de beaux
noms.

En vérité, Madame, N.... nous
a si bien fait connoître le vrai ca-
ractère de la Musique, que je ne
conçois pas comment on a le front
de vouloir nous préférer les Ita-
liens. Certainement si elle ne cher-
che qu'à chatouiller l'oreille, nous
devons leur céder le pas; mais ce
seroit trop dégrader cet art, ou
plûtôt ce seroit trop dégrader les
hommes. C'est l'expression qui fait
tout le charme du Chant auprès
des personnes qui ont un cœur &
du sentiment. On veut par-tout
retrouver la nature; & l'harmonie
ennuye, quelque parfaite qu'elle
soit, dès qu'elle est autre chose
qu'un moyen pour remuer plus

surement nos passions.

On dit depuis long-tems que les Italiens aiment le clinquant dans les ouvrages d'esprit ; ce mauvais goût s'est peut-être répandu sur leurs autres talens. Leurs Musiciens ne songent en effet qu'à faire valoir une voix. Ce sont à tort & à travers des passages , des tenuës , des roulemens , des diminutions , des tremblemens , & tous ces ornemens du Chant qui font sentir à l'oreille tout ce qu'une belle voix peut produire de plus délicat & de plus brillant , de plus vif & de plus harmonieux.

C'est un plaisir , Madame , que d'entendre dogmatifer N.... car enfin il est à son aise , & n'essuye plus de contradictions. Il pourroit bien n'avoir pas tort en pensant que la préférence que tous les Etrangers donnent à la Musique Italienne , ne décide de rien : je

136 QUATRIÈME LETTRE
veux vous faire part de son raisonnement. Qu'importe, dit-il, que des Allemands ou des Anglois, qui ne sçavent pas un mot de François ni d'Italien, ne goûtent pas nos Opera ? ils n'en sont pas Juges; ils sont incapables de sentir le rapport qu'il y a entre les paroles de Quinault qu'ils n'entendent pas, & les sons de Lulli; & n'ayant plus dès-lors le plaisir que cause une expression fidelle de la nature, qui seule est capable de toucher, de remuer & de donner ce vif intérêt qu'on cherche aux Spectacles, il faut qu'ils se rabattent sur le plaisir des oreilles. En ce cas je plains beaucoup Lulli, & les sons divins qu'il a mis sur ces Vers de Sangaride,

Toujours aux yeux d'Atys je serai sans appas :
Je le sçais, j'y consens, je veux, s'il est possible,
Qu'il soit encor plus insensible.

S'il

S'il me pouvoit aimer que deviendrois-je ? Hélas !

C'est mon plus grand bonheur qu'Atys ne m'aime pas.

les sons , dis-je , qu'il a mis sur ces Vers , plairont moins que le dernier badinage de la Musique Italienne , & que toutes ces folies que les Etrangers se garderoient bien de goûter , s'ils pensoient combien elles font peu le langage du cœur.

Le grand mal , Madame , c'est que les trois quarts des François qui fréquentent l'Opera , sont de vrais Allemands , & n'en ont point d'idée. Ils n'ont que des oreilles , & au lieu de penser que l'Opera est l'imitation d'une action , ils ne le regardent que comme un Concert : c'est-là ce qui gâte tout à la fois les Musiciens & les Acteurs toujours jaloux d'attirer les applaudissemens de la multitude. J'ai vû

138 QUATRIÈME LETTRE
même des gens de beaucoup d'esprit se fâcher contre un Acteur, qui pour mieux rendre la nature étouffe & retient sa voix avec art, & applaudir des éclats & des ports de voix misérablement placés. Je craindrois qu'à la fin nous ne perdissions tout-à-fait le bon goût; car les défauts de nos Musiciens ne laissent pas d'avoir quelque chose d'agréable, & il est aisé de se familiariser avec eux, mais heureusement tout est mode en France. Peut-être que dans dix ans nous ne comprendrons pas comment nous avons pû souffrir une Musique dont nous sommes actuellement entêtés: voilà une nouvelle matière pour grossir l'histoire de nos caprices.

Il faut, Madame, que je vous dise une pensée qui me vient actuellement à l'esprit. Peut-être la Musique des Italiens n'est-elle si

fort éloignée de cette simplicité, qui fait le principal caractère de la nôtre, que parce que leur langue comporte des sons plus cadancés & plus libres que la Langue Françoisse, qui ne reçoit point de transpositions dans ses tours, & qui n'a pas d'accent profodique. Je n'ose approfondir cette idée, mais ce qui me la fait naître, c'est que je remarque que la Musique de nos Motets est toute différente de celle de nos Opera, & que tel morceau qu'on admire avec des paroles Latines, seroit souverainement ridicule sur des paroles Françoises. Quand cette remarque seroit propre à justifier les Italiens, on ne pourroit jamais excuser ceux de nos Musiciens, qui veulent transporter leur goût dans nos Opera.

N.... cependant est trop raisonnable pour ne pas convenir.

140 QUATRIÈME LETTRE
que les Ariettes des Opera Italiens
sont plus variées , plus harmonieu-
ses & plus chantantes que les nô-
tres. Il avoie aussi que leur sim-
phonie en général a quelque cho-
se de plus piquant. Mais pour le
Récitatif & l'Accompagnement ,
parties essentielles de l'Opera ,
& auxquelles on distingue le
grand Musicien , de l'Arrangeur
de sons , l'homme de génie , de
l'homme de routine , il s'opiniâ-
tre à n'en trouver de bons qu'en
France.

Le récitatif, dit-il, exige beau-
coup de talens qu'on peut fort
bien ne point avoir , quoiqu'on ait
fait d'excellentes Sonates. Avec
la connoissance la plus profonde
de l'harmonie , un Musicien peut
n'être encore dans cette partie
qu'un écolier ; il lui faut la déli-
catesse , le goût & le discerne-
ment d'un *Baron* ou d'une *le Cou*

veur. Il doit étudier le génie & le caractère de chaque Scene pour en noter la déclamation, & ne mettre dans la bouche de ses Personnages que les sons les plus convenables. Cela me rappelle, Madame, une pensée de l'Abbé de Châteauneuf; elle est très-judicieuse, & je ne doute point qu'elle ne vous fasse plaisir. Le (a) chant, dit-il, qui est fait sur des paroles, ne doit être qu'une déclamation embellie par les graces de l'harmonie, &

(a) Comme l'Auteur de ces Lettres n'avoit pas apparemment sous les yeux le Dialogue de M. l'Abbé de Châteauneuf sur la Musique des Anciens, il s'est contenté de rendre la pensée de ce sçavant Abbé : voici ses propres termes. *La Musique faite sur des paroles, ne devoit être qu'une déclamation chargée & ornée par l'harmonie; en sorte que les sons de l'une & de l'autre ne different qu'en ce qu'ils sont portés avec plus ou moins de force, & avec plus ou moins d'agrément. Or vous m'avouerez que ce n'est que par cette fidélité à imiter la déclamation, (comme la déclamation doit imiter le sens des paroles) que le chant peut parvenir à toucher les passions.*

142 QUATRIÈME LETTRE
ce n'est que par-là qu'il peut aller
jusqu'au cœur pour y remuer nos
passions.

Il faut avouer qu'avec notre
goût ridicule pour les ornemens
& pour le difficile, nous som-
mes aujourd'hui bien éloignés de
penser ainsi. Plusieurs de nos O-
pera nouveaux sont pleins de con-
tre-sens grossiers qu'on ne pardon-
neroit pas au dernier Comédien
de Village. Un Personnage en fa-
veur de l'harmonie élève ridicu-
lement la voix, lorsque la situation
exige qu'il fasse à peine sentir quel-
que légère inflexion. Il y a peu de
caracteres qui ne soient pas violés.
Souvent, Madame, je vous ai vû
témoigner beaucoup de chagrin
contre des beautés qui attiroient
les applaudissemens du Parterre;
vous sçavez que chaque Person-
nage a un ton qui lui est propre,
& vous voulez appliquer au Mu-

ficien la règle qu'on a faite pour le Poëte ; c'est-à-dire , que l'un ne doit pas moins se garder que l'autre de faire parler à toutes les passions , & même aux personnes d'une dignité différente, le même langage. Il y a mille nuances différentes qu'un homme de génie peut seul saisir , & qui servent à répandre sur sa Musique cette vérité , cette délicatesse & cette variété qui charment.

On se contente aujourd'hui d'une certaine expression grossière , qui ne peut plaire à des gens de goût : la colere fait toujours beaucoup de bruit ; on fatigue la poitrine de tous les Acteurs , les oreilles de tout le Spectacle , & les mains de tout l'Orchestre. On appelle délicatesse , une certaine mignardisse de Chant , qui fait nécessairement perdre de vûe à tous les Spectateurs la situation de leur

344 QUATRIÈME LETTRE

Héros. Un Musicien croit aujourd'hui s'être suffisamment asservi au Poëte, quand il n'aura point passé sans badiner sur un *Murmure* ou sur un *Voler*, & qu'il ne laissera jamais prononcer le nom des *Oiseaux*, des *Ruisseaux* & du *Tonnerre* sans des roulemens imitatifs. Un homme raisonnable, & qui songe plus au cœur qu'aux oreilles, néglige souvent ces agrémens frivoles. Il s'attache à rendre la pensée & le sentiment d'un Vers, sans vouloir faire une peinture des mots en particulier.

Notre Chevalier, Madame, n'est point du tout de ce sentiment. Ce n'est pas-là ce que je trouve de fâcheux, mais c'est qu'il faut l'écouter, & que nous sommes obligés de le ménager, car il est l'ame de nos Concerts. Il bat la mesure; il fait repeter à nos Dames leurs parties; il donne le ton;

il

il change de cent instrumens ; du Violon il passe à la Basse de Violle, pour prendre un Hautbois ou un Basson, & dans un besoin il chante & s'accompagne du Claveffin. Vous voyez combien cet homme universel nous est utile. Avec tant d'habileté, il faut bien lui pardonner de regarder l'harmonie comme le principal dans la Musique. Il parle avec irrévérence de Lulli. Jamais, dit-il, vous ne me ferez concevoir que de beaux sons soient quelquefois un défaut. Vos Anciens n'étoient que des ignorans. Je veux bien croire, ajoute-t-il, que votre Lulli seroit un grand homme s'il vivoit aujourd'hui ; mais, croyez moi, il étoit gêné par l'ignorance de son tems, & faute de trouver des gens exercés & capables d'exécuter une Musique plus sçavante, il n'a fait que des Chants sim-

146 QUATRIÈME LETTRE
ples, qu'un Écolier peut exécuter
après six mois de leçon.

Vous voyez bien qu'on peut
exterminer le Chevalier ; mais il
faudroit qu'il pût entendre raison,
& c'est avec la meilleure foi du
monde, qu'il prétend qu'il faut
beaucoup de génie dans un Musi-
cien pour hazarder des interval-
les bizarres. Il ne sçait pas que le
cœur est le juge de la Musique, &
parce qu'il a étudié les règles de la
Composition, il prétend avoir tou-
jours raison : vous sçavez si c'est-
là un titre pour bien raisonner.

N.... qui est un admirateur aussi
sincere de Lulli qu'il étoit enne-
mi de Quinault, n'oublie rien de
ce qui peut contribuer à la gloire
de ce grand Musicien. Il nous
conte que dans une compagnie
de gens de bon goût on engagea
un jour la célèbre le Couvreur à
lire les plus belles Scènes d'Atys.

Cette Actrice inimitable, nous dit-il, donna à tous les Vers de Quinault les mêmes tons que Lulli leur avoit donnés. On remarqua la même expression, les mêmes inflexions, la même délicatesse : je ne crois pas qu'on puisse faire un plus bel éloge de Lulli & de la le Couvreur

Il faut bien prendre garde à ce que dit N.... & sçavoir l'arrêter à propos ; car son amour pour Lulli est toujours prêt à le rejeter dans ses anciens préjugés, & il en reviendrait à croire que sa Musique fait tout le succès des Opera de Quinault. Madame de C.... convient avec lui que plus on entend le récitatif de Lulli, plus on en admire la beauté. A la trentième représentation de ses Opéra, on y découvre, dit-elle, des finesses admirables, & qui avoient échappé jusques-là ; mais

148 QUATRIÈME LETTRE
aussi il faut convenir que Quinault
étoit bien propre à échauffer le
génie du Musicien. Lulli au con-
traire auroit beaucoup à souffrir
aujourd'hui de nos Poetes. Quand
le hazard les conduit à une situa-
tion touchante, ils la gâtent avec
beaucoup d'esprit; & sous prétex-
te d'aider le Musicien & de le met-
tre à son aise, ils lui tendent un
piége. Nous en avons, continua-
t-elle, un exemple dans le Ballet
des *Agés*. Je ne sçais quel person-
nage désespéré entre sur le Thêâ-
tre pour y étaler ses douleurs, &
le Poëte lui met dans la bouche
un joli petit Madrigal.

Jardins fleuris, qu'arrosent cent Fontaines,
Bois que font retentir les Oiseaux amoureux,
Vous redoublez, hélas! mon *désespoir affreux*.
Plus un séjour est doux, plus on y sent ses peines,
On veut me séparer de l'objet de mes vœux.
J'écoute avec regret sous ce paisible ombrage,
Ruisseaux, votre murmure, Oiseaux, votre ra-
mage:

Tout devient des tourmens pour les Cœurs amoureux.

Voilà , si je ne me trompe , ajouta Madame de C.... des Vers assez passablement ridicules dans la bouche d'un désespéré , pour que le Musicien eût été en droit d'exiger quelque correction. Mais point du tout , il est charmé de trouver une occasion de briller , & il est aussi frivole dans son Chant , que le Poëte dans ses Vers. Cependant je vous demande si un homme peut vous intéresser à son sort malheureux , quand le désespoir lui laisse l'esprit & les organes de la voix assez libres pour imiter le murmure des Ruisseaux ou le ramage des Oiseaux qu'il apostrophe ?

Ce pourroient bien être nos Poëtes , Madame , qui ayent commencé à gâter nos Musiciens. La galanterie dans tous leurs ouvra-

150 QUATRIÈME LETTRE
ges a pris la place de la passion &
de l'amour. Des Scenes entieres
ne sont que de petits Madrigaux
recherchés & cousus les uns aux
autres. Les Personnages font as-
saut d'esprit ; tout ce qu'ils disent
est joli. Les Musiciens croiroient
être deshonorés s'ils n'avoient pas
autant d'esprit qu'eux. Ils brodent
leur Musique , ils courent après le
singulier , ils entassent ornemens
sur ornemens , & les uns & les
autres avec beaucoup d'esprit &
de peine , n'enfantent enfin qu'un
ouvrage fort peu sensé.

Les Partisans du goût nouveau
s'imaginent que le genre de Lulli
est épuisé , comme si la nature pou-
voit l'être. Sans parler de plusieurs
Musiciens qui s'opposent avec suc-
cès au torrent du mauvais goût ,
Campra , l'Auteur d'Issé & celui
de Jephthé , dont les ouvrages se-
ront immortels , n'ont-ils pas fait

voir le contraire ? Trouve-t-on que Lulli se soit copié dans Armide ? Qu'il renaisse, & il fera encore vingt Opera nouveaux & très-variés. Vous n'en douterez point, Madame, vous à qui j'ai entendu dire que les gens de génie ne se copient jamais ; parce qu'ils voyent mille différences sensibles, où les hommes ordinaires ne découvrent qu'un même objet. Qu'on s'attache à rendre la nature & à la copier avec fidélité, & on deviendra aussi riche & aussi varié qu'elle : il n'y a que l'esprit qui s'épuise.

N.... nous auroit éternellement entretenus des Récitatifs de Lulli, si Madame de S.... ne l'avoit interrompu pour lui demander quel étoit le sentiment des Anciens sur l'Accompagnement.

Dites-moi bien du mal, lui dit-

152 QUATRIÈME LETTRE
elle, des Accompagnemens de
nos Opera nouveaux. Je les dé-
teste ; c'est un vacarme affreux ; ce
n'est que du bruit , on en est étour-
di. Toutes les voix sont couver-
tes par l'Orchestre ; & comment
veut-on que je ne m'ennuye pas à
un Opera dont je ne puis entendre
un seul mot ?

Je vous assure, Madame, que
N.... fit bien sa cour à Madame
de S.... il nous dit des choses
très-raisonnables sur le goût des
Anciens ; & Lulli, continua-t-il,
qui vrai-semblablement les égale
dans cette partie, avoit pensé que
l'Accompagnement, comme son
nom même l'indique, n'est fait que
pour soutenir la voix, pour lui don-
ner de la grace & de la force, &
qu'un Accompagnement n'est vé-
ritablement admirable que quand
le Spectateur, ni faisant pour ainsi

dire pas attention, en est cependant plus sensible (a) aux charmes de la voix. Ce n'est que de nos jours qu'on s'est avisé de faire de ces Accompagnemens tumultueux, qui détruisent l'illusion sur le Théâtre, & que malgré leur harmonie, on ne devoit pas même souffrir dans nos Concerts.

Il est vrai, repartit Madame de S.... que si l'on se contente d'avoir du goût & du bon sens l'on pense de cette maniere; mais je suis fâchée que nous n'ayons pas de notre côté les Sçavans. Ils admirent

(a) Il est certain que dans la Musique vocale, les Anciens préféroient le chant simple au chant composé, & que, hors la Musique instrumentale, ils n'employoient celui-ci que très-rarement. Pourquoi, demande Aristote dans ses Problèmes, sommes-nous plus touchés d'une voix accompagnée d'une seule Flute ou d'une seule Lire, que si elle étoit accompagnée de plusieurs? C'est, répond-il, que la quantité d'instrumens offusque le chant, & empêche qu'il soit distinctement entendu. Dialogue sur la Musique des Anciens.

154 QUATRIÈME LETTRE
ces Accompagnemens bruyans ,
ils les mettent à la mode , ils di-
sent que cela est travaillé. Ils ont
raison, repliqua N.... d'admirer
le travail de ces Accompagne-
mens , comme on admire dans la
Phédre de Racine le travail du
récit de la mort d'Hyppolite. Mais
ils devroient avoir assez de goût
pour les condamner , comme on
condamne le récit de Teramé-
ne , auquel on voudroit substituer
quelque chose de simple , de court,
& qui convînt à la profonde tris-
tesse d'un Gouverneur qui vient
de voir périr son élève , & qui en
apprend la funeste nouvelle à son
pere.

Le Chevalier ne fut pas ex-
trêmement satisfait de cette réflexion ; & quelque difficile qu'il soit
de deviner sur quels motifs peut
être fondée son apologie des Ac-
compagnemens nouveaux , je vous

fais grace de ses raisonnemens. Je craindrois qu'ils ne vous fissent perdre patience, comme à N.... qui n'y pouvant plus tenir, Non, Monsieur le Chevalier, lui dit-il, vos Musiciens ont raison; je ne les blâme point; je voudrois que leurs Accompagnemens fussent encore plus bruyans; je les approuve fort. Mais je blâmerois Lulli s'il en avoit fait autant, parce qu'il auroit étouffé un Chant qui mérite d'être entendu.

N..... fit bientôt sa paix avec le Chevalier, en permettant aux Musiciens de prodiguer toutes les richesses & tous les agrémens du Chant dans les Fêtes qu'on a coutume d'introduire à chaque Acte d'un Opera. Comme les Acteurs qui viennent alors chanter des Ariettes & des morceaux détachés, sont sensés ne pas parler sur le champ, ainsi que les autres Per-

156 QUATRIÈME LETTRE
sonnages , mais avoir appris un
Rôle qu'ils viennent chanter à
l'occasion d'une victoire , d'un Sa-
cristice , d'un Tournois ou d'un
Mariage , le Musicien peut étaler
tous les charmes de son art. Le
bon sens lui permet de se donner
une libre carrière , pourvû cepen-
dant que ses Chants ayent tou-
jours un caractère , qu'une Fête
de Bergers ait un air champêtre ,
& que la joye d'une troupe de
Soldats soit différente de celle
que goûtent des Nymphes & des
Dieux.

Un Musicien peut encore pren-
dre bien des libertés dans ses mor-
ceaux de simphonie ; mais N.....
ne peut souffrir qu'ils ne disent
rien , qu'on songe à les rendre bi-
zarres , ou qu'en faveur de l'har-
monie on leur donne un caracté-
re tout différent de celui qu'ils de-
vroient avoir. Que diroit-on d'un

Musicien assez mal-adroit pour faire danser un Tambourin par des Prêtres, tandis que ses Bergers ou ses Matelots danseroient sur un ton grave ? Rien encore ne seroit plus singulier que de mettre une Ouverture gaye à une Tragédie. Ce morceau doit annoncer le caractère de l'action qu'on va représenter. Les Tragédies de Quinault doivent avoir de la majesté, & je me trompe fort, ou la Noblesse qui régné dans l'Ouverture de *l'Europe Galante* & des *Fêtes Grecques & Romaines*, seroit déplacée dans celle des *Fêtes Venitiennes* & du *Carnaval & la Folie*, dont la gayeté doit faire le caractère.

Ce ne seroit jamais fait, Madame, si je voulois vous rendre un compte exact de tout ce qui s'est dit sur cette matiere ; elle est inépuisable. Les *Duo*, les *Tri*

158 QUATRIÈME LETTRE

ont fait naître de grandes contestations. Madame de S.... veut les conserver, & N.... qui ne goûte de plaisir que quand sa raison est satisfaite, veut impitoyablement les renvoyer aux Fêtes. N'y auroit-il point d'accommodement à leur proposer? Je sçais bien qu'un Duo ne paroît guère naturel, & que dès qu'il renferme plus d'un Vers ou deux, il y a quelque chose de trop concerté où l'on découvre un art qui déplaît. Mais il y auroit trop de rigueur à ne vouloir pas souffrir que dans certaines circonstances un Spectacle ne s'élevât pas de quelques degrés au-dessus du naturel; & comme on s'est fait une raison sur les Monologues & les *à parte*, ne pourroit-on pas passer aussi les Duo en faveur du plaisir qu'ils donnent dans de certaines occasions où ils répandent tant

160 QUATRIÈME LETTRE
est même assez naturel que deux
Amans dans un pareil moment ,
où ils ne sentent que leur malheur
& ne sont pleins que de leur pas-
sion , soient emportés par le sen-
timent sans songer aux bienséan-
ces. Il n'est point surprenant que
deux Cœurs unis par l'Amour
ayent la même pensée , & qu'ils
employent même les mêmes ex-
pressions. Si je trouve un défaut
dans ce Duo , c'est qu'Admete
n'ait pas prononcé seul ces deux
Vers ,

Il faut dans un grand Cœur que l'Amour le plus
tendre

Soit la victime du devoir.

Cela a un air de maxime qui
n'a rien d'assez vif pour former un
Duo ; je vous le dis en passant ,
Madame , je suis fâché que Lulli
n'ait pas donné à ces deux Vers l'ex-
pression du désespoir qu'il n'auroit
pas

pas manqué de leur donner, si
Quinault s'étoit exprimé de cette
maniere ;

Faut-il dans un grand Cœur que l'amour le plus
rende

Soit la victime du devoir !

Tout ce morceau en auroit été
plus animé , & je ne voudrois
point vous répondre qu'Admete
& qu'Alceste ne m'eussent arra-
ché des larmes , en reprenant ce
Vers ,

ALCESTE }
ADMETE. } Il ne faut plus nous voir.

Comme il s'en faut bien que le
Duo d'Idas & de Doris produise
le même effet dans le troisiéme
Acte d'Atys , je ne serois pas à
son égard plus indulgent que N...
je pardonnerois encore moins
dans la même Tragédie le Duo

162 QUATRIÈME LETTRE
éternel du cinquième Acte ; on y
perd patience. Quand Célénus ne
manqueroit pas de respect à Cy-
béle en parlant en même tems
qu'elle , il n'y a point de hazard
assez singulier pour combiner les
choses de façon , que ces deux
Personnages se servent précisé-
ment , & pendant si long-tems ,
des mêmes expressions pour ex-
primer les mêmes pensées. C'est
aussi un vrai prodige qu'Atys &
Sangaride semblent s'être donné
le mot pour faire constamment
les mêmes réponses. L'art dans
tout cela se montre d'une manie-
re trop évidente ; il déplaît , il lasse ,
& je n'ai vû personne qui n'en fût
choqué.

Je ne puis finir , Madame , sans
me plaindre de la décadence de
notre Musique ; si je prenois le
ton de N.... je ferois des Ele-
gies qui vous toucheroient. Le

gout que nous avons pour le difficile, est une bizarrerie des plus singulieres, & je ne conçois pas comment le gros des gens du monde qui ne jugent point de leur plaisir par les difficultés surmontées, ne corrigent pas nos Musiciens. Le Chevalier nous exécute sur le Violon des Sonates qui n'ont ni caractère, ni harmonie. Il ne réveille en moi aucune passion; ce ne sont pas même mes oreilles qui sont flattées, & si je goûte quelque plaisir, l'auriez-vous deviné, Madame? C'est un plaisir des yeux. Je puis à peine suivre sa main sur le manche de son instrument. C'est une légereté qui m'ébloüit, il multiplie en quelque sorte ses doigts. Mais sa Musique n'a point de stile; l'oreille ne se repose jamais; ce sont toujours des tons inattendus; tout va par bonds & par sauts;

164 QUATRIÈME LETTRE
tout est aigre & escarpé. Quand il
sera décidé que la Musique est fai-
te pour le plaisir de la vûë , je
ne manquerai pas de donner de
grands éloges au Chevalier & au
Compositeur dont il nous exécute
les pièces.

Ce mauvais goût fait négliger
la nature ; le noble , le grand , le
majestueux ne peuvent s'associer
avec lui , & il farde les graces
ou les détruit. Je compare cela à
la manie de nos Anciens Poètes
pour les Acrostiches & les Ron-
deaux. Je craindrois que cette
maladie ne durât , si Madame de
C. . . . ne m'avoit fait espérer quel-
que changement. Nos Musiciens,
dit-elle , à force de courir après
le difficile , parviendront heu-
reusement à ne pouvoir plus exécuter
Lulli. Ce grand homme rentrera
alors dans ses droits ; en qualité de
Musicien difficile il plaira ; & l'ex-

cès de nos folies nous ramenera au bon goût.

J'en accepte l'augure, & j'attends ce moment avec autant d'impatience que Madame de C... pour qui la Musique la plus difficile & la plus harmonieuse n'est que du bruit dès qu'elle est sans expression. Encore deux ou trois Opera aussi admirables que ce chef-d'œuvre qui a été tant vanté, & qui nous a tant fait bâiller, & nous voilà dans le bon chemin. Mais ce n'est pas assez pour qu'on puisse se flatter de voir paroître d'excellens Opera. Notre bonne fortune a fait naître à la fois un Quinault & un Lulli. Reverrons-nous encore le même hazard? Je crains bien que de mauvaises paroles ne fassent souvent échoïer un grand Musicien, & qu'une Musique misérable ne fasse siffler de bons Poëmes.

166 QUAT. LET. SUR L'OPERA.

N.... voudroit bien me faire
ajôuter ici quelques-unes de ses
maximes sur la variété & sur la dé-
licateffe qu'un Musicien doit ré-
pandre dans ses Compositions.
Madame de C.... est aussi très-
fâchée, qu'en dépit d'Aristote,
qui dit que les Décorations font
partie de la Tragédie, je ne vous
en parle pas, & qu'après avoir
dit tant de mal des Italiens, nous
n'ayons pas faisi cette occasion de
les louer & de nous reconcilier
avec eux. Ce procédé seroit sans
doute fort honnête; mais on me
presse de finir, & le Courier qui
doit vous rendre cette Lettre, est
déjà à Cheval. Je n'ai que le tems
de vous assurer du profond respect
avec lequel je suis, &c.

Fin de la Quatrième
Lettre

